

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE CYCLOGRAMMA

Vol. IV -- No 14

Samedi, le 10 Juillet 1897

COMMENCE DANS CE NUMÉRO

Napoléon à Sainte-Hélène

POUR FAIRE SUITE A

L'Histoire Populaire

— DE —

NAPOLEON 1er

MAURICE PERRAULT

ARCHITECTE

Nouveaux Bureaux - - -

15, COTE ST-LAMBERT

Conditions spéciales aux Institutions religieuses.

Consultations gratuites.

# UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant une fois la semaine

ARTS, SCIENCES, VOYAGES, HUMOUR, SPORT MODES

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

22, Rue Saint-Gabriel,  
Montreal.

5 CTS  
LE NUMERO.

# LE CYCLOPAMA UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Arts, Sciences, Voyages, Modes,  
Humour, Sport

32 PAGES DE GRAVURES  
CHAQUE SEMAINE

Le plus complet et le moins cher des  
journaux illustrés du Canada.

## ABONNEMENT :

1 an \$2.50 | 6 mois \$1.25

A Montréal, servi à domicile :

1 an \$3.00 | 6 mois \$1.50

Payable d'avance

Imprimé et publié par

C. O. BEAUCHEMIN & Fils  
Libraires, 256, rue St-Paul

AVIS—Adresser toute communication  
concernant ce journal :

Le CYCLOPAMA UNIVERSEL

Bureau : 22, rue St-Gabriel, Montréal

## RELIURE

POUR LE

# Cyclorama Universel

Bonne reliure en toile, couleurs  
assorties, avec titre en or sur  
plat :

40 cents le volume

Reliure Extra à 60, 75c et \$1.  
LE VOLUME

— DU —

“Cyclorama Universel”

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, Propriétaires,

BUREAU : 22, RUE ST-GABRIEL,

MONTREAL

\$1,000 DE RECOMPENSE offertes  
pour un sirop plus agréa-  
ble au goût et qui guérira la

TOUX,  
LES  
RHUMES

PASTHME,  
plus rapi-  
dement  
que le



Marque de commerce

## MENTHOL COUGH SYRUP

Efficace pour maladies pulmonaires

Montréal, P. Q., 21 Août, 1896.

Roy et Boire Drug Co., Montréal, P. Q.— Mes-  
sieurs, votre Sirop Menthol est certainement  
la meilleure préparation pour la bronchite aiguë,  
car après en avoir essayé d'autres préparations et  
sans résultats, je me suis servi du Sirop Men-  
thol et suis heureuse de vous dire que je suis  
très bien et contente de le recommander au public.

Madame Alfred Gagnier,  
185, rue Barré.

En vente dans toutes les pharmacies et épiceries :  
25 cts la bouteille

ROY et BOIRE DRUG Co., Propriétaires  
222, 224, RUE ST-PAUL, MONTREAL

## RELIURE

A 40 CENTINS

POUR LE

# Cyclorama Universel

On peut voir des volumes du  
Cyclorama Universel reliés,  
comme spécimen de cette re-  
liure, au bureau du journal...

22, RUE SAINT-GABRIEL

ou à la librairie

C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256, RUE SAINT-PAUL.

Abonnez-vous au Journal.

# LE MONDE

Le plus ancien des journaux français  
du soir à Montréal

Le mieux renseigné sur toutes  
les questions d'actualités.

PRIX DE L'ABONNEMENT

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an . . . \$2.00 | 6 mois . . . 1.00

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an . . . 50 cts | 6 mois . . . 25 cts

“LE MONDE” s'adresse à toutes les  
classes bien pensantes, et en raison de la  
supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEUBLE D'ANNONCE HORS LIGNE

BUREAUX ET ATELIERS :

NO 75, RUE ST-JACQUES

# LA MINERVE

Fondée en 1826

Le seul journal français  
ayant une édition du matin

Édition quotidienne . . . \$3.00  
En ville, servie à domicile . . . 4.00  
Édition hebdomadaire, 12 pages 1.00

EUSÈBE SENÉCAL,

Éditeur

20, rue Saint-Vincent

Téléphone Bell. { Rédaction 324  
Sous-Rédaction 1495  
Administration 1049

# LA PATRIE

77 et 79

Rue Saint - Jacques



# LE GRAND JOURNAL

d'Informations Utiles



# L'ORGANE PRÉFÉRÉ

Des contribuables et  
des électeurs en général

La publicité de

# LA PATRIE

Est recherchée par  
les annonceurs sérieux

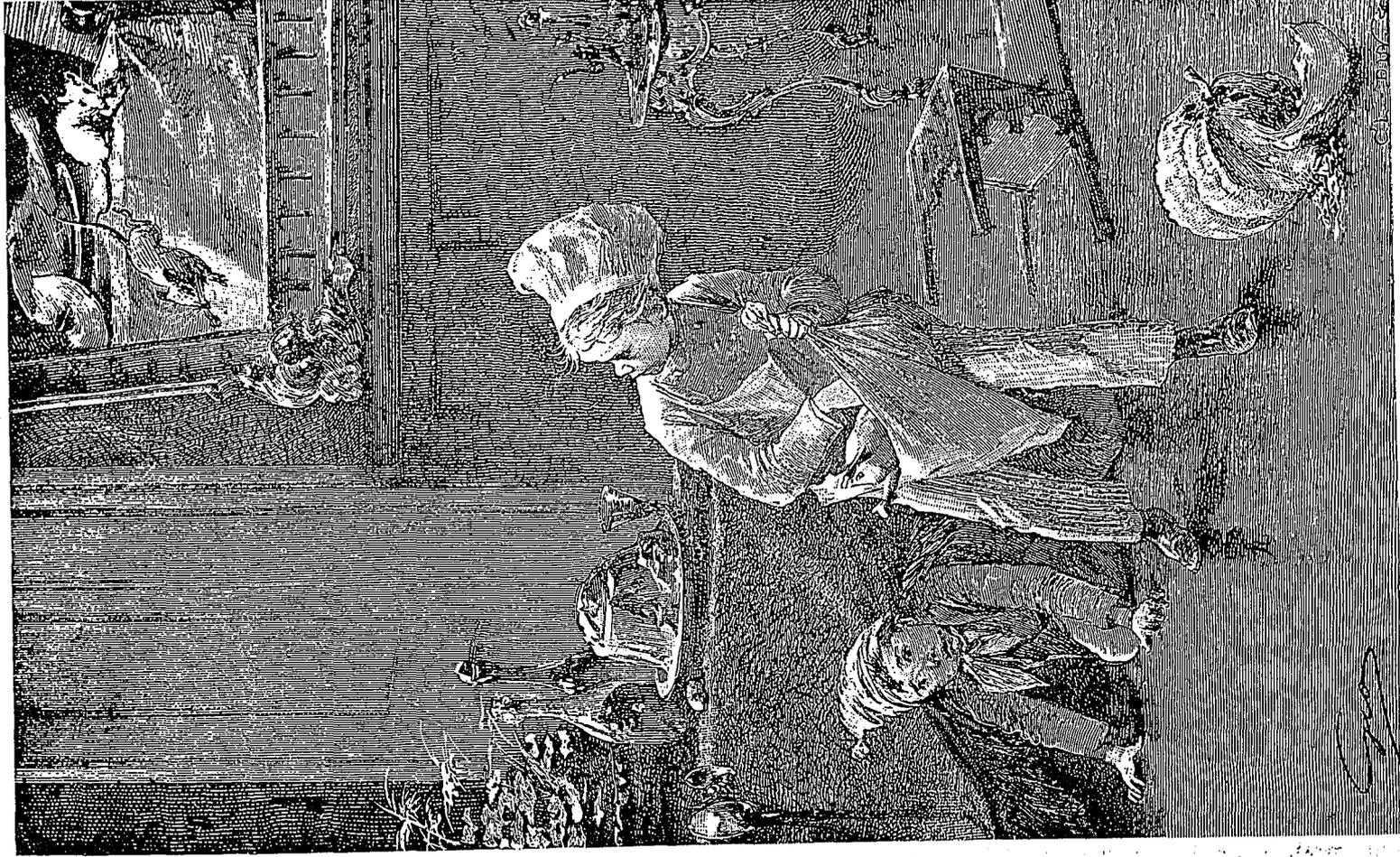


PRIX DE L'ABONNEMENT :

\$3.00 PAR ANNÉE

LES FABLES DE LA FONTAINE EN ACTION

ILLUSTRATION DE J. GEOFFROY



LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

Le régal fut fort honnête ;  
Rien ne manquait au festin :

Mais quelqu'un troubla la fête  
Pendant qu'ils étaient en train.

## SON VIEUX PROFESSEUR



— Il me semblait vous avoir connu lorsque j'ai entendu votre nom, Dr Brun.

— Je suis étonné d'avoir fait une aussi bonne impression sur votre mémoire.

— Bien, docteur, je crains que l'impression ne soit tant sur ma mémoire.

— Est-ce que le vieux monsieur vous a offert de vous asseoir, l'autre soir, Cancaneau, lorsque vous êtes allé lui demander la main de sa fille ?

— Non, et je n'ai guère été capable de m'asseoir depuis, non plus.

Hobbs. — Cruet dit que tu deviens sourd.

Nobbs. — Pas du tout.

Hobbs. — Il dit t'avoir parlé, hier soir, sans pouvoir se faire entendre.

Nobbs. — Il me demandait de lui prêter cinq piastres.

Célibataires :

— Vous n'avez jamais eu peur de votre vie ?

— Une seule fois, un jour que j'ai failli me marier !

M. Lefrançais (à son guide). — Sommes-nous bientôt arrivés aux chutes du Niagara ?

Le guide. — Aussitôt que ces deux dames auront fini de causer, vous entendrez les mugissements de la cataracte.

— Quelle est la meilleure manière de marquer le linge de table ?

— Laissez le bébé seul avec des cerises pendant trois minutes.

Touriste. — Cette dame, là-bas, a l'air d'être peinte.

Indigène (vexé). — Mais, monsieur, cette dame est ma femme.

Touriste. — Vous ne m'avez pas laissé achever : cette dame a l'air d'avoir été peinte par Raphaël et de sortir actuellement de son cadre.

## A LA RÉCEPTION



— Je vais être présentée à la cour, eh ! policeman ?...

## INCROYABLE



— Cet homme a écrit un ouvrage sur "l'art de faire fortune."

— Alors pourquoi est-il resté pauvre ?...

Le mari. — Docteur, ma femme souffre d'insomnie.

Docteur. — D'insomnie ? Comment le savez-vous ?

Le mari. — Mais, chaque fois que je rentre à deux ou trois heures du matin, je la trouve toujours toute éveillée !....

Lui. — Avant de vous faire ma proposition, Mlle Lulu, je voudrais savoir si vous avez quelque chose à la banque ?

Elle. — Oui, M. Pénurie, j'ai là un... caissier qui est mon fiancé, à preuve que nous nous marions la semaine prochaine !....

## Un véritable fléau

L'humidité est pour tous ceux qui toussent un véritable fléau, ils doivent à tout prix en éviter les mauvais effets et redoubler de soins et de précautions. Le **Baume Rhumal** est le remède par excellence dont ils doivent faire usage.

FEUILLETON DES ENFANTS



IX



X

PIERRE ET PAUL — DESSINS DE L. FRÉLICH

## PIERRE ET PAUL

FEUILLETON DES ENFANTS

## IX

Tandis que Pierre s'en vient à pas comptés, tenant sa pêche bien délicatement pour ne pas en altérer le velouté, Paul s'efforce de faire déguster sa fraise à Mlle Lili. Peine perdue, Mlle Lili reste obstinément la bouche fermée. Ce n'est pas cependant qu'elle ne soit touchée de la gracieuse attention de ses cousins ni qu'elle fasse fi des fraises et des pêches ; seulement elle n'aime pas à en manger ainsi en égoïste, et il lui est venu une idée qu'elle va, dans un instant, communiquer à ses deux petits compagnons.

## X

L'idée de Mlle Lili, c'était de faire servir pêche et fraise avec ce qu'on pourrait y ajouter, à une dinette sous la tonnelle, où il se trouve une table et des sièges tout disposés. La proposition a été adoptée avec enthousiasme, et on a procédé, sans délai, aux préparatifs. Pierre est allé bien vite récolter encore quelques fruits ; Paul a couru à la maison et en a rapporté plats, assiettes, fourchettes du ménage que leur a donné, aux étreintes, la maman de Mlle Lili. Quelques gâteaux avec cela. Il n'a pas oublié non plus la carafe. Quant au vin, la fontaine, qui est près de là, en fournira en abondance.

(La suite prochainement).

— Je vous en prie, madame, lisez la lettre !

Ces paroles sortaient de la bouche d'un petit garçon tenant par la main un enfant encore plus jeune que lui. Ce dernier avait un grand panier sous le bras.

La dame prit la lettre et lut :

« Bonne personne, veuillez donner deux sous à ces pauvres enfants sans père ni mère qui meurent de faim. »

La lectrice contempla les petits mendiants, les larmes aux yeux et leur demanda, avec émotion : — Qui a écrit cette lettre pour vous ?

— Maman, répondit l'aîné des enfants d'une voix suave.

Bien chanceuse est la réforme qui dépend de la volonté de plusieurs.

GUICCIARDINI.



Le jeune marchand de journaux, à l'homme de police qui lui ordonne de circuler au nom de l'autorité constituée. — L'autorité "constipée?" vinguenne ! vous devriez être le dernier à parler. C'est nous autres, gens d'affaires, qui vous faisons vivre à vous pavaner !...

## ORIGINE DU MOT "COCKNEY"

Un Cockney est un habitant de Cockaigne, sobriquet donné à la métropole, pays d'abondance.

Le première description d'un lieu ainsi nommé se trouve dans un poème français du XIII<sup>e</sup> siècle, ayant pour titre : "Le pays de Cocagne."

Car dans ce pays nommé Cocagne  
Le plus je dors, le plus je gagne.

Le mot peut dériver son étymologie du latin *coquino, cuire*.

Depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, le pays de Cocagne a toujours signifié le pays de la bonne chère.

## S'assimile facilement

Un estomac débilite réclame des ménagements. Le **Baume Rhumal**, préconisé contre toutes les affections de la gorge et des poumons, est facilement assimilé et n'exige pas un régime spécial.

Le docteur. — Alors ce mal de dents vous fait beaucoup souffrir ?

— Le patient (nerveux). — Nom d'une molaire, avez-vous jamais entendu parler d'un mal de dents qui ne vous fasse pas souffrir ?

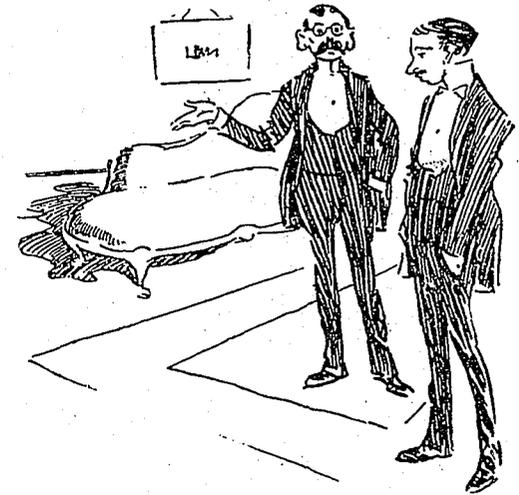
Mme L étoile (en quête de quelque idylle, rencontre enfin un vrai berger). — Ah ! mon ami, dis-moi où sont tes pipeaux, gentil berger ?

Le gentil berger (qui n'a pas très bien compris). — Je les ai laissées à la maison, parce que je n'avais plus de tabac.

Mme Bonaccueil (à un mendiant). — Ne vous ai-je pas dit de ne plus remettre les pieds ici.

Mendiant (fin de siècle). — J'espère que vous voudrez bien me pardonner, madame, mais c'est la faute à mon secrétaire ; il a oublié d'effacer votre nom sur ma liste de visites.

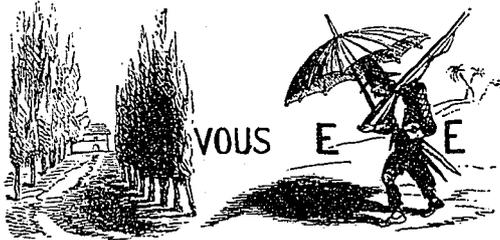
## DE TOUS COTÉS



Friquet. — Je désirerais rencontrer quelques-uns de mes comptes.

Toupet. — Oh ! je n'ai aucune difficulté pour cela ; de quelque côté que je me retourne, j'en rencontre toujours.

REBUS No 2



EXPLICATION DU REBUS No 1

O — temps qui court — kele — ville — nasse à l'eau — try.

Au temps qui court, quelle ville n'a sa loterie.

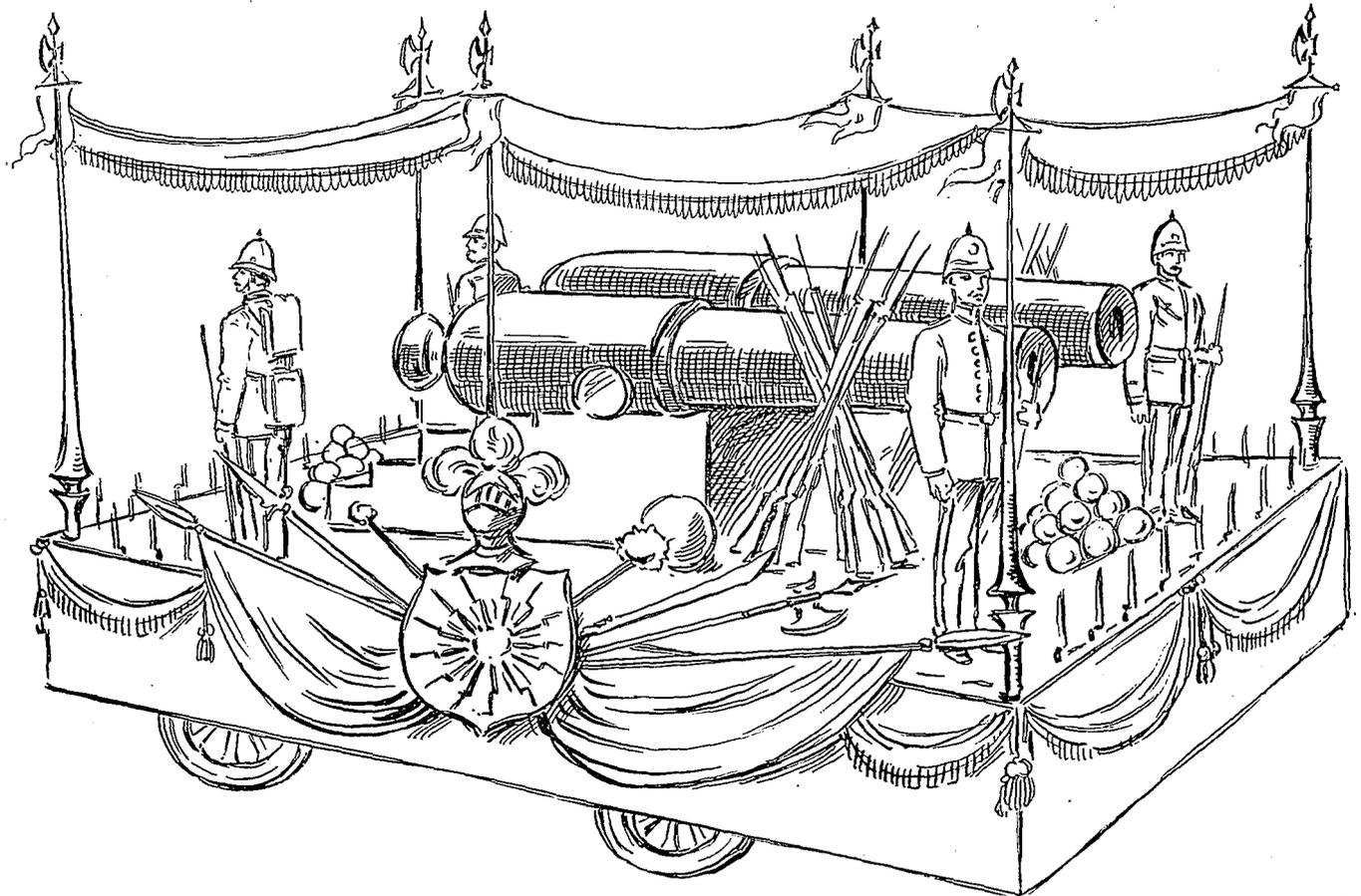
La petite bonne du quatrième à la portière :

— Eh bien ! il revient donc l'Américain du premier ?

— Oui, ma chère ! il paraît que sa femme a reçu une dépêche par le crabe atlantique.

1er étranger. — Je vous dis que c'est mon parapluie que vous avez !

2nd étranger. — Je n'en doute pas, monsieur. Je l'ai acheté chez un prêteur sur gage.



LES FÊTES JUBILAIRES. — LE CHAR ALLÉGORIQUE DE LA GUERRE. — SECTION SAINT-HENRI

Intelligence des bécasses :

On a observé dernièrement un fait très curieux chez ces migrateurs : à Cloghananuller (*Rocher de l'Aigle*) situé sur le promontoir au sud de Waterville, ces oiseaux arrivent à terre en grand nombre. Or, les spectateurs savent bien que chaque bécasse apporte dans ses pattes une petite branche d'arbre qu'elle laisse tomber en prenant pied sur le sol.

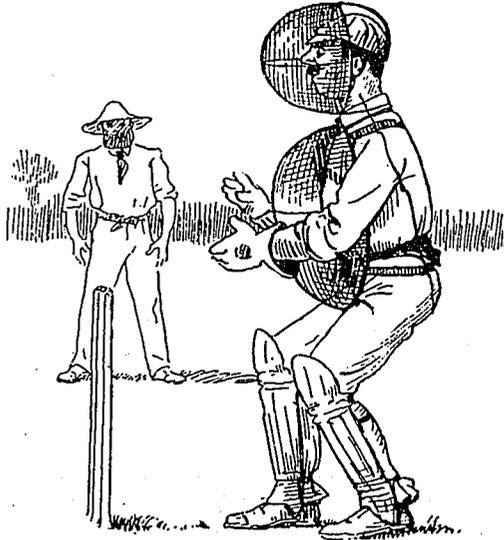
Evidemment, elle use de cette précaution pour pouvoir se maintenir sur l'eau pendant les tempêtes, ou s'y reposer au cours du long voyage qui la fatigue parfois.

Berthe. — Dînez vous quelque part, jeudi ?

Raoul, vivement. — Jeudi... non !

Berthe. — Comme vous serez en appétit, vendredi !

## TOUT A FAIT NOUVEAU



Préservateurs de la tête et de la poitrine, derniers modèles, à l'usage des amateurs du jeu de balle et des gardiens de guichets... aux excursions.

Un employé du ministère des affaires inutiles a obtenu un congé de 24 heures. Il ne revient que quatre jours après.

Son chef de bureau lui administre une verte semonce.

— Permettez, monsieur, répond le gratte-papier, je travaille, comme vous, six heures par jour....

Eh bien ! quatre fois six font vingt-quatre.... vous n'avez pas de reproche à me faire !

## Au début

Le plus court moyen pour s'éviter de cruelles souffrances et les ennuis qui découlent d'un séjour forcé à la maison, à la suite d'un rhume négligé, c'est de prendre dès le début du **Baume Rhumal** ; c'est le seul remède jouissant d'une réelle efficacité.

Un employé des postes se plaint à un de ses amis et dit que le travail exigé par l'administration est vraiment au-dessus des forces humaines :

— Nous sommes de véritables esclaves....

— Des esclaves ! c'est bien vrai, répond l'ami.... Et cependant vous passez le plus clair de votre temps à affranchir !

## POIVROT



C'est-y embêtant ; ne boire que par les pieds et être saoul !...

## UNE COMPARAISON AU VOL



— Bien, père Clut, que pensez-vous du sermon de notre nouveau ministre, le rév. M. Dogmar ?

— Ah ! mamzelle, y me semble que c'est un peu comme votre chien ; plus remarquable pour la longueur que la largeur.

Vieille dame (à un petit mioche). — Quel âge as-tu, Robert ?

Robert. — Six ans.

— As-tu jamais été malade ?

— Oui.

— Souvent ?

— Non.

— As-tu jamais eu le docteur ?

— Oui.

— Combien de fois ?

— Une seule fois.

— Il y a longtemps ?

— Juste six ans.

— Pourquoi était-ce ?

— Pour me mettre au monde.



## BEAUX-ARTS



PAYSAGE NORMAND : UN MOULIN SOUS BOIS — Tableau de EM. LAMBINET

## UN OUBLI FATAL



- Au secours ! au secours !... il est à vous ce chien-là ?  
 — Oui.  
 — Eh bien, mais rappelez-le donc.  
 — Diable... c'est que je viens de l'acheter à l'instant, et j'ai oublié de demander son nom.

— Un Anglais à l'emploi d'un pâtissier français, anxieux de montrer qu'il connaissait notre langue, fabriqua l'inscription suivante pour son patron :

A PETITS POIDS, ICI

— Vos cheveux sont toujours si bien arrangés que vous devez leur donner beaucoup de soin et d'attention.

— Oui, je dois l'avouer, ma tête est ma principale faiblesse.

— Comment avez-vous eu l'idée de donner un peigne de poche à M. Déplumé ? Il est chauve comme une bille de billard !...

— C'est justement pour cela. Je veux le laisser sous l'impression que je ne m'en suis jamais aperçu.

## LES POISSONS DU CANADA

M. A.-N. Montpetit prépare sur les poissons du Canada un ouvrage très complet qui sera d'une lecture fort attrayante. La gravure que nous donnons dans cette page est reproduite de cet ouvrage et les notes qui suivent, sur la pêche à l'anguille, sont extraites d'un chapitre du même ouvrage, premier que nous devons à la bienveillance de l'auteur.

" Au-dessous de Québec jusque dans le Golfe Saint-Laurent, la pêche à l'anguille se fait bien différemment.

" Ici, l'anguille attend les heures de la marée montante, de nuit, pour s'approcher des rivages, où abonde le menu fretin, sous forme de lançons, éperlans, sardines, mulets, petites aloses, *tommy cods*, dont elle fait ses délices. Une fois repue, elle se laisse aller au gré du baissant et roule plutôt qu'elle ne nage vers la pleine mer.

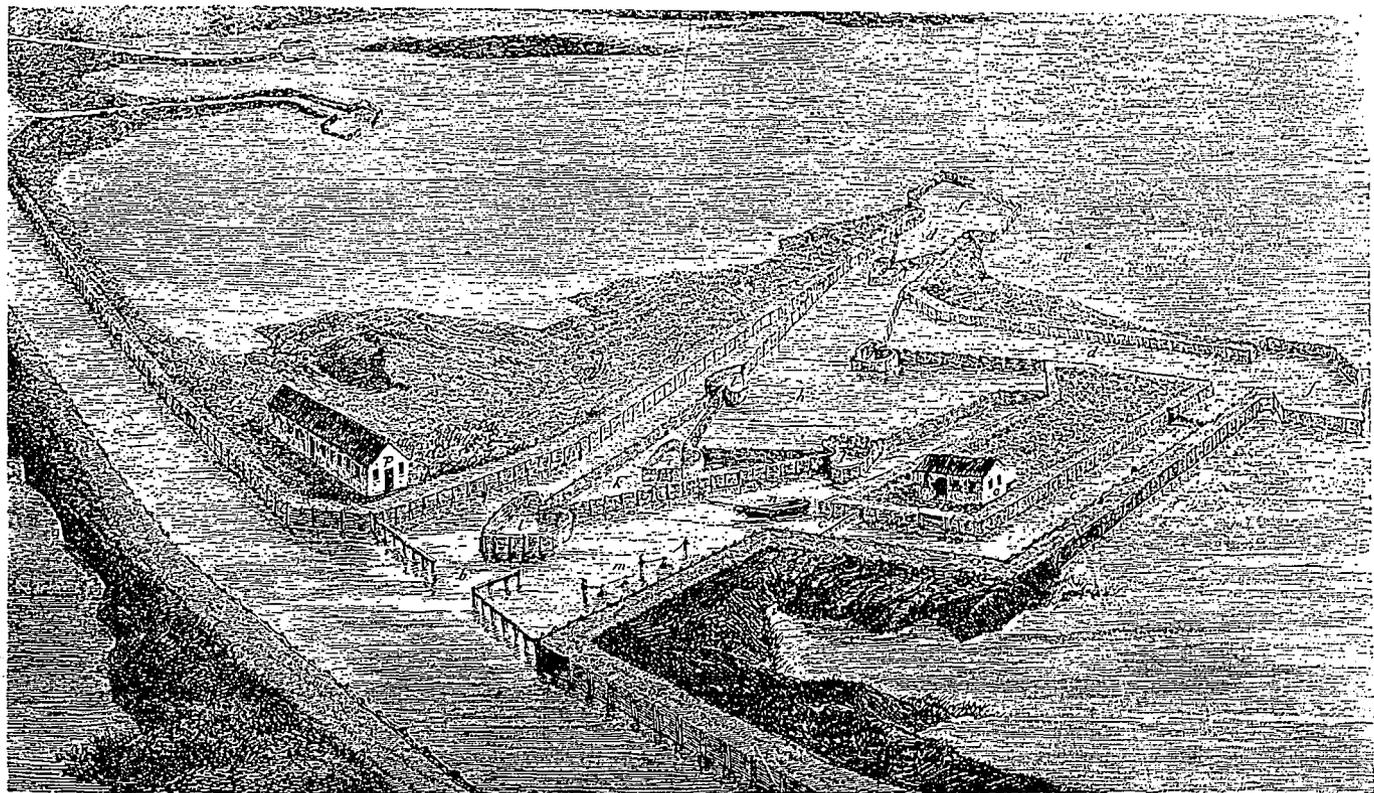
" C'est dans ce retour, après la fête du rivage, que le pêcheur, qui n'est certainement pas honnête à son égard, va la surprendre, et l'attirer dans ses verveux à la suite de la branchaille, dans laquelle elle donne un coup de dent par-ci par-là, par habitude plutôt que par appétit.

" Les pêches à anguilles sont formées de deux barrières, en treillis serré, d'osier, fortement étayées, de cinq à six pieds de hauteur, ouvrant une gueule d'entonnoir vers la côte, ou si vous aimez mieux, une équerre en pente, de plus ou moins grande proportion, à l'angle de laquelle est ménagé un étroit goulot conduisant à une, deux ou trois de ces oubiettes que nous appelons verveux, des guideaux, des coffres, que sais-je encore ? Car, vous vous doutez bien qu'on ne se gêne pas sur le choix des termes, lorsqu'on est si loin de l'Académie.

" Or, voilà les coffres pleins d'anguilles, pleins à éclater, et la mer a passé, la mer a fui. C'est alors que le pêcheur, qui a préparé cette trappe, à plus ou moins de frais, va cueillir, à la main, la récolte d'anguilles.

\*\*\*

" Les coffres sont ouverts, et la masse grouillante,



ITALIE — PÊCHE A L'ANGUILLE DES LACUNES DE COMMACCHIO, PRÈS DE VENISE

gluante, écœurante, d'aspect repoussant, va droit au cœur du pêcheur. N'eût-il trouvé que de dix ou vingt anguilles, il les eût rejetées à la mer avec dédain, mais il y en a des cent et des mille, et volontiers, ils les baiseraient une à une parce que cette masse, c'est de l'argent, c'est de l'or, c'est la prospérité de la famille.

" De premier soin, le pêcheur asperge la masse frétilante de plusieurs poignées de sel, qui ont pour effet de dégager les mucosités dont le corps des anguilles est couvert. Sous cette douche saline qui les brûle, les anguilles laissent échapper des cris de souris effrayées.

Après cette opération, il suffit au pêcheur de se frot-

ter les mains de sable, pour saisir sûrement les prisonnières, une à une, et les jeter, à la volée dans les sacs ou le tombereau destinées à les transporter au lieu de la salaison, si l'on encaque, de l'expédition en ville, si on vend le poisson à l'état frais.

" Généralement ces barrières, barrages, gords ou bourdiques sont de construction grossière supportée par un cadre en grosses pièces de bois calées dans le lit du fleuve où elles sont assujetties par de lourdes pierres.

" Notre dard à l'anguille est-il autre chose que le niggg des sauvages, un peu amélioré par la substitution du fer aux os et à l'ichory ou noyer dur dont étaient

faits la lance et les branches de l'instrument des sauvages?.....

\* \* \*

“ Sur plusieurs points des rives du golfe Saint-Laurent et des îles si nombreuses de son vaste estuaire, des roches creusées par la nature en forme de cirque avec une seule passe ou goulot étroit ouvert vers le large ménagent des pêches toutes faites qu'il suffit d'obstruer de quelques branchages entrelacés en y réservant l'entrée d'un verveux ou d'un coffre pour en retirer des profits considérables et faciles.

“ Ailleurs, vous aurez des étangs d'eau salée que recouvrent les fortes marées du printemps en y apportant *la montée*. Ces lagunes recèlent de grandes richesses qui pourraient être exploitées à peu de frais, et dont, faute d'expérience, nous ne savons pas encore tirer parti. Mais puisqu'il faut que quelqu'un sème pour que quelqu'un récolte examinons les résultats obtenus à Commachio de l'exploitation de lagunes à anguilles absolument identiques à celles que nous possédons en nombres dix fois plus considérables.

“ L'idée sera là, elle germera, passera, mûrira à son heure....

\* \* \*

“ Dans l'énumération des richesses latentes de l'île d'Anticosti, l'auteur du prospectus ne mentionne qu'incidemment, presque à titre gratuit, la pêche à l'anguille dans les marais salins, puisque les Montagnais seuls s'en occupent; et pourtant, à mon avis, cette pêche promet plus que toute autre industrie qui pourrait être exploitée dans l'île, avec ses ressources connues.

“ D'après les renseignements que j'ai pu obtenir de diverses sources accréditées, ces marais salins, *peuplés d'anguilles*, sont dans des conditions absolument identiques à celles des lagunes de Commachio, près de Venise, en Italie, dont les revenus se chiffrent annuellement par des millions de francs....

\* \* \*

“ A ces témoignages, attestant de l'abondance de l'anguille, dans les marais salins du sud de l'île, j'ajouterai celui de M. David Têtu, qui, pendant de longues années, a été gardien à la pointe sud est. En sa qualité de chasseur, M. Têtu gardait plusieurs chiens. Par un jour de printemps, il vit arriver à la tour (le sphère), ces

chiens couverts de vase, les pattes et le museau ensanglantés. Curieux de savoir ce qu'il en retourne, il suit leurs pistes imprimées sur la neige amollie et se rend ainsi jusqu'aux marais voisins, où, dans un trou ouvert sous une glace creuse, il découvre des masses d'anguilles enfouies dans la vase, enroulées et nouées par paquet de dix à quinze.

“ Naturellement il en prit sa provision, mais il aurait pu en saumurer toute une cargaison, s'il eut eu du sel et des barils. Chacun sait que nos anguilles d'eau douce, qui ne descendent pas à la mer, passent ainsi l'hiver entortillées, engourdies, enlisées, dans la boue des anses de nos lacs et de nos rivières.

“ Il n'y a aucun doute que ces lagunes recèlent de prodigieuses quantités d'anguilles, qui restent inexploitées, faute de connaissances, d'examen ou d'esprit d'entreprise de notre part. La principale richesse de l'île est là dans ces marais dédaignés jusqu'ici, et d'où l'industrie pourrait tirer annuellement, des centaines de mille piastres de profit, tout en créant du travail et livrant à la consommation une masse énorme de matières comestible délicate et recherchée.

\* \* \*

“ La lagune de Commachio, qui peut avoir 130 milles de circonférence, est divisée en quarante bassins entourés de digues, qui ont une communication constante avec la mer. Elle donne asile à plusieurs espèces de poissons: les anguilles sont les plus nombreuses et leur affluence est telle que les habitants de Commachio en font commerce dans toute l'Italie.

“ Chaque bassin est surveillé par un chef que l'on nomme *facteur*, lequel a plusieurs employés sous ses ordres, et, quoique la pêche n'ait lieu qu'à certaines époques fixes, la manutention et la garde des bassins exigent qu'ils soient à leur poste toute l'année. Ils sont très occupés, en deux saisons: la première, quand les anguilles nouvellement nées entrent dans les bassins; la seconde, quand les anguilles devenues adultes cherchent à sortir.

“ Les anguilles une fois entrées dans les bassins, ne cherchent plus à en sortir qu'elles ne soient adultes; sans doute, parce qu'elles y trouvent une nourriture qui leur plait.—Une fois (c'était au printemps), le Pô devint à grossir plus qu'à l'ordinaire et à surmonter les digues des bassins, de manière qu'ils ne formaient plus ensemble qu'un grand lac. On craignait que la plupart des

anguilles ne se fussent évadées; mais l'événement ne justifia pas ces craintes, la pêche de l'automne suivant fut aussi abondante que celle des années précédentes.

“ Le même instinct qui détermine les anguilles à se transporter dans les lagunes, aussitôt après leur naissance, et à y rester tant elles sont jeunes, les sollicitent d'en sortir, quand elles deviennent adultes. Et quoique, par cette raison, il n'y ait aucun mois de l'année où quelques-unes d'entre elles ne tentent leur évasion, et où les pêcheurs qui les guettent, ne tentent de les surprendre, cependant, c'est en octobre, novembre et décembre qu'elles entrent pour l'ordinaire dans l'âge adulte, et que la grande pêche a lieu. Alors arrive l'époque des grandes émigrations qui ne s'affectuent que pendant la nuit; encore faut-il que la lune ne soit pas levée sur l'horizon.

“ Si la lune les surprend, pendant qu'elles cheminent, elles s'arrêtent aussitôt, et attendent la nuit suivante pour continuer leur marche. Mais quand les nuits sont entièrement obscures, orageuses, que le vent du nord souffle avec violence, et qu'il y a reflux de la mer, alors le nombre des anguilles voyageuses s'augmente considérablement.

\* \* \*

“ Les pêcheurs assurent que le feu ordinaire retient les anguilles et ils en ont l'expérience. C'est leur usage de pratiquer au fond des bassins des petits chemins bordés de roseaux par où passent les anguilles voyageuses, chemins qui les conduisent dans une espèce de chambre étroite également formée de roseaux dont elles ne peuvent plus sortir. Si les pêcheurs se font accompagner d'une lumière pour les prendre dans cette enseinte, celles qui n'y sont pas encore entrées s'arrêtent subitement; mais elles continuent leur chemin et vont s'emprisonner à leur tour, si les pêcheurs font leur opération dans l'obscurité.

“ Quand un certain nombre d'anguilles s'est engagé dans ces défilés, il peut arriver que les pêcheurs n'en veulent pas davantage pour le moment; alors ils se contentent d'allumer des feux à l'entrée, et les anguilles ne passent pas outre. Ce moyen d'arrêter les animaux pendant l'obscurité de la nuit, de les aveugler, et d'aller sur eux sans qu'ils songent à fuir, était connu, et l'on savait surtout s'en prévaloir pour prendre les oiseaux et les poissons; mais on n'aurait pas imaginé peut-être que la lumière fût capable de produire les mêmes effets sur les anguilles.

Ce sont donc les nuits totalement obscures qui favo-

risent leurs migrations, et qui, par des routes insidieuses, conduisent à leur perte, celles de Commachio. Si la mer est tempétueuse, s'il souffle des vents froids accompagnés de pluie, les captures que l'on en fait augmentent outre mesure ; c'est alors un spectacle singulier de voir ces chambres de roseaux où les anguilles arrivent et se pressent, et s'entassent au point de les remplir au-dessus de la surface de l'eau ; ce n'est pas qu'elles ne puissent s'en retourner, en suivant les mêmes chemins par où elles sont venues, mais le désir inné d'abandonner les marais à cette époque et de se transporter à la mer les retient dans cette enceinte, où elles s'efforcent toujours inutilement de passer outre.

« Malgré leur encombrement dans un espace aussi étroit, elles ne souffrent pas, attendu que la marée agite l'eau et la renouvelle sans cesse. C'est là que les pêcheurs les ramassent dans leurs filets, à mesure qu'ils en ont besoins. Cette pêche dure trois mois. Afin qu'on se fasse une idée de son importance, nous donnons, d'après Spallanzini, le relevé de la quantité de poissons pris en cinq années ; en prenant pour mesure le *rubio* qui contient en moyenne quarante anguilles :

	rubios	anguilles
En 1781.....	93, 441	3, 237, 640
En 1782.....	110, 991	4, 439, 640
En 1783.....	78, 588	3, 143, 500
En 1784.....	88, 173	3, 525, 920
En 1785.....	67, 563	2, 682, 720

La pêche de Commachio existe toujours, et continue de donner, régulièrement, des bénéfices énormes à ses propriétaires.

\* \* \*

« Connaissant sa disposition, son étendue, sa richesse, et quelque peu son mécanisme (d'après Spallanzini), j'avais grand intérêt à visiter les marais salins de l'île d'Anticosti, et à constater *de visu* les points de ressemblance, entre eux et le grand *lavorerio* italien. Leurs proportions, la nature de leur formation, leur communication voisine avec la mer, sont à peu près les mêmes. L'anguille étant un des rares poissons qui se trouvent sous toutes les latitudes, et dans presque toutes les eaux du globe, douces, saumâtres et salées, il y a lieu de croire que nos espèces du golfe Saint-Laurent ne diffèrent pas de celles d'Italie, ce qui nous permettrait de les traiter d'après la même méthode.



LA PÊCHE DE L'ANGUILLE AUX FLAMBEAUX

« Quant à la quantité, nous savons que l'anguille, dans nos eaux, est aussi abondante que dans les eaux de la Méditerranée, et ces marais de l'Anticosti, mêlés de tourbières, fourmillant nécessairement d'insectes, de menus coquillages, doivent y attirer un nombre prodigieux de ces murènes. Au cas où l'on voudrait s'assurer d'une plus riche récolte, il suffirait de recueillir, au printemps, à l'entrée des rivières, quelques barils de montée,

chaque baril contenant plus d'un milliard d'alevins, pour les déverser dans des lagunes, et les peupler ainsi, outre mesure.

« Si rapide est la croissance de l'anguille, que ces alevins à peine perceptibles à l'œil nu, atteindront, à deux ans de là, le poids d'une livre, au moins, et se vendront avantageusement, sur les marchés, sous le nom de civelles....

## PRÉPARATION DE L'ANGUILLE

D'après le docteur Sauvage, "on fait à Commachio deux sortes de commerce de poissons : le commerce du poisson frais, le commerce du poisson préparé.

"Les anguilles subissent une première opération. Un ouvrier, à l'aide d'une petite hachette, leur coupe la tête et la queue, et fait du tronc, suivant la grandeur du poisson, un ou deux tronçons égaux ; tous ces tronçons sont enfilés dans des broches ; les plus petites anguilles, après avoir subi une ou deux entailles qui en rendent la torsion plus facile, sont repliées en zig-zag."

"Les broches sont placées au-dessus d'un feu que l'on conduit avec le plus grand soin, car il y a un degré de rissole qu'il ne faut pas dépasser, sous peine de n'obtenir que des produits de qualité inférieure. La graisse qui s'écoule des broches est recueillie et sert, en partie, à l'entretien des lampes de l'atelier, de sorte que rien ne se perd dans cette exploitation bien entendue.

"D'après les recherches de Coste, cette coutume de faire cuire des anguilles à la broche, soit entières soit coupées par tronçons, remonte aux anciens Romains, comme le prouvent deux peintures trouvées à Pompéi, sur le pilier extérieur d'une hôtellerie découverte près des Thermes ; les figures qui y servaient d'enseigne représentent, l'une une aiguille entière repliée sur elle-même et embrochée, l'autre trois tronçons enfilés à la même broche.

"Après avoir retiré les anguilles des broches, on les entasse dans des barils par couches régulières et on les arrose d'un mélange de fort vinaigre et de sel gris. Après avoir été marqués, les barils sont prêts à être expédiés."

"Au Canada, l'anguille figure sur nos marchés à l'état frais, fumé, mais le plus généralement salé.

"La production de l'anguille pour tout le Canada en 1895 a été de

Anguilles	Valeur
909,270 livres.....	\$54,556
9,984 barils.....	96,830
Total.....	\$151,436

"Des pêches méthodiquement ordonnées devraient rapporter des millions.

## LA PÊCHE A L'ANGUILLE EN AMONT DE QUÉBEC

"Si vous avez parcouru le trajet de Québec à Mont réal, à bord d'un des somptueux vapeurs de la compa-

gnie du Richelieu, par quelque nuit d'été bien noire, sans lune, sans étoiles, mais calme ; si entre les neuf et dix heures, vous avez risqué quelques pas sur le pont de l'avant, question de causer, de fumer un cigare, d'écouter le barattage des roues qui s'endorment ou tout simplement de flâner, vous n'avez pu vous défendre d'apercevoir une longue file de lumières, presque régulièrement espacées vers la rive sud du fleuve. Ce chapelet, dont les *ave* sont autant d'étoiles, s'étend se déroule capricieusement au gré des anses et des pointes, depuis Lotbinière jusqu'à Sorel, distance d'à peu près cent milles.

"Aussi loin que vos regards se portent, vous n'apercevez que des lumières et toujours des lumières ; ce n'est plus un chapelet mais le grand rosaire. Pour une lumière qui s'éteint à l'arrière du bateau, il s'en rallume dix à l'avant : le fleuve noue et dénoue une ceinture de diamants à la taille de la nuit noire. Si les étoiles étaient là bien sûr elles en seraient jalouses.

"Vous qui êtes du pays, vous connaissez trop bien ce tableau, pour qu'il me soit permis d'insister d'avantage sur sa description.

"C'est le temps de la manne, et l'heure est déjà passée, qui a vu naître, vivre et mourir ces myriades d'éphémères sorties du fond des eaux pour briller une heure au soleil, se bercer dans un de ces derniers rayons, aimer un instant, au feu du jour, pour s'éteindre au souffle de la nuit. Toute la surface du fleuve est semée de leurs cadavres.

"Mais ces enfants mort-nés de l'air, de la lumière, qu'ensevelit la nuit, semblent prêter une resuscitation de vie aux habitants des eaux. Pour eux, ces corps pétrifiés sentent bon ; les roseaux s'agitent, les herbes s'écartent, la vase grouille, le caillou s'anime, la solitude se peuple, la vie du fond du fleuve remonte à la surface. On n'entend plus que le bruit de ce monde muet s'ébatant sur les eaux.

"Les premiers à la curée sont les aables, les chondrotômes, les ides, les chevesnes, suivis bientôt par les silures, que viennent enfin rejoindre les dernières, mais non les moins âpres, les *anguilles*, qui font l'objet principal de cette étude.

"Blottie dans la vase ou sous des crônes, l'anguille a passé la journée immobile, happant au passage, des larves, de petits coquillages, plutôt propre à aiguïser qu'à satisfaire un féroce appétit." Aussi, la nuit venue, se précipite-t-elle avec une sorte de fureur, sur la pâture succulente que lui fournit la manne.

Chose étrange ! les anguilles qui redoutent la lumière

du soleil, voire même celle de la lune, sont attirées par la lumière des flambeaux ou des lanternes. On les voit s'ébattre avec un semblant de complaisance, dans l'espace éclairé, s'y dresser debout et vous regarder en passant, les curieuses ! s'y rouler en spirales, décelant, dans ce mouvement, leur ventre blanc ou jaune pâle à l'œil avide du harponneur : on dirait vraiment qu'elles jouissent de prendre ainsi, sous vos yeux, un bain de lumière. Les imprudentes !... C'est au sein du plaisir qu'elles viennent chercher la mort.

"Vous savez donc, que chacune de ces lumières aperçues du haut du bateau de la compagnie du Richelieu, dans la direction de la rive sud, représente un falot, placé à la proue d'une embarcation légère, soit un canot creusé dans un tronc d'arbre, soit un bachot, une périssoire montés, par une ou deux personnes, des hommes, des jeunes gens, des enfants, et même quelquefois, des femmes. Ces gens-là sont des habitants de la côte, qui, après les rudes travaux du jour, se sentent encore assez dispos, pour passer une partie de la nuit, à la pêche à l'anguille ; les uns armés d'un dard, imité du *nigog* des sauvages, les autres tendant une ligne de fond, parfois pêchant à soutenir, et quelquefois, mais rarement aujourd'hui, pêchant à la *vermée*.

"Par des nuits chanceuses, un bateau ou canot de pêche rapportera de cinq à six douzaines d'anguilles et trois ou quatre silures, nommés improprement ici, *des barbues*.

"La nuit est venue ; une nuit sombre, tant mieux ! Des nuages bas présages de la pluie ; le fanal jette un plus vif éclat dans des ténèbres plus profondes ; les éphémères foisonnent sur les vagues moirées de leurs cadavres agglutinés ; les rapides grondent plus sourdement dans les gorges des flots qui gênent le cours du fleuve au-dessus : tous les signes favorables sont réunis pour promettre une bonne pêche.

"Serrant des deux mains le manche de son dard retenu à son poignet gauche, par une bonne ficelle, le pêcheur, debout à l'avant du canot, en dehors de la nappe lumineuse, fouille les vagues d'un regard avide ; son oreille fine perçoit, de ci, de là, le bruit sec des queues d'anguilles coupant la surface de l'eau comme avec un couteau.

"Tout à coup, il se jette en arrière et balance son harpon ; tout son corps est en mouvement, son œil seul reste fixe. Une anguille s'est montrée debout, au tiers hors de l'eau, se balançant à la façon des reptiles irrités ;

mais presque aussitôt, comme affaîssé, et la paupière en chute, il remet son arme au repos : que voulez-vous ? l'anguille dansante, cette bayadère appétissante a passé, hors d'atteinte. L'œil du pêcheur s'en détourne à regret pour chercher une proie plus à la main, pendant qu'il mordille un juron sous sa moustache.

“ Mais presque aussitôt, de s'écrier :

“ Ah bon ! toi, tu vas payer pour l'autre ! ”

“ Et le dard, parti en sifflant, décrit une courbe, plonge dans l'eau, jusqu'à mi-manche ; la perche s'incline, va s'enfoncer dans les profondeurs ; par bonheur, la ficelle la retient au poignet du pêcheur, (qui souriant, et se disant à lui-même des mots qui ne signifient rien, sinon qu'il est content,) et en deux brassées, il la ramène à lui, avec une anguille qui se tord, sanglante, dans la mâchoire du nigog. Son compagnon l'en arrache violemment, et lui frappe la queue sur la lisse du canot, pour l'*engourdir*, en fredonnant un vieux refrain :

“ J'ai vu une anguille  
Qu'habillait sa fille  
Pour la m'ner danser,  
Laridaine,  
Pour la m'ner danser,  
Laridé ! ”

“ Hardi ! pêcheur, les anguilles accourent en nombre, de tous côtés, attirées par les rayons lumineux de la lanterne. Frappe vite, frappe fort, surtout frappe sûrement ! celle-ci d'abord, qui, debout, te nargue en passant ; puis celle-là, dont le ventre argenté jette un éclair dans la vague sombre, à trois pieds de profondeur ; cette autre qui *fait la planche*, en se laissant aller paresseusement, au fil de l'eau, ne t'échappera pas, j'espère ; frappe à droite, frappe à gauche ; regarde en avant, en arrière, à droite, à gauche, mais frappe ! Ah ça ! es-tu déjà las ? Eh ! celle-ci ! cette autre qui s'en vient ? passe-moi le harpon, de grâce ! ”

“ Une bonne pêche à l'anguille dans ces endroits pourra rapporter chaque soir de cinquante à soixante pièces par canot, valant de dix à quinze sous, l'une. Des familles peu nombreuses trouvent leur farine et leur lard, quelquefois même, des confitures, dans cette industrie supplémentaire de la pêche à l'anguille. . . . .

A.-N. MONTPETIT.

Le travail du corps guérit les peines de l'esprit.

SAINT-RÉAL.

## LA MODE FIN DE SIÈCLE



Le costume “ boucle, ” dernier caprice en nouveauté.

Un homme chauve, à la barbe de quatre jours entre chez le barbier et va s'asseoir dans l'un des fauteuils destinés aux clients.

— Barbe ? monsieur ! demande le chevalier du rasoir.

— Non ! grogne l'homme dans le fauteuil. Je désire que vous me preniez mesure pour un complet.

— Mais, monsieur, ce n'est pas une maison de confection.

— Ah ? qu'est-ce donc ?

— Un salon de coiffure.

— Et qu'y fait-on ?

— On coupe les cheveux et l'on rase les barbes.

— Pensez-vous qu'un homme chauve vienne ici pour se faire couper les cheveux ?

— Non, monsieur.

— Eh bien, mon ami, je suis chauve. Que pensez-vous que je vienne faire ici ?

— Vous faire raser.

— Puisque vous le savez, qu'avez-vous besoin de me le demander et de perdre du temps au lieu de me raser immédiatement.

## AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

Jehan le chevalier, pour son Dieu et sa dame,  
Pourfendait l'ennemi de sa terrible lame ;  
Mais le Jean d'aujourd'hui trouve cela bien vieux :  
Sa foi et son amour ont fui sous d'autres cieux.

Un homme distrait :

Le célèbre mathématicien et physicien Ampère, mort en 1836 était l'homme le plus distrait qu'on eût vu.

Il aimait beaucoup les œufs à la coque, mais ne trouvait jamais à point ceux qu'on lui servait. Un jour, il résolut de les faire cuire lui-même avec une précision mathématique.

Ayant mis l'eau à chauffer, il attendait, sa montre dans une main et deux œufs dans l'autre que le liquide entrât en ébullition. Au bout d'un instant, l'eau se met à bouillonner. Aussitôt Ampère jette précipitamment . . sa montre dans l'eau bouillante et reste les yeux fixés sur les deux œufs qu'il tenait toujours à la main.

## PAS LE SEUL



— Où est l'hôtel de ville ? s. v. p.

— La rue Hôtel de ville ?

— Non, l'hôtel lui-même.

— Connais pas cet hôtel là.

## LA PRESQU'ILE SLAVO-GRECQUE

PAYS SOUMIS : LA ROUMÉLIE, BOSPHORE ET DARDANELLES, CONSTANTINOPLÉ.

Dans son cours de 50 kilomètres, il a 1600 mètres de largeur moyenne 4500 au lieu le plus dilaté, 550 à peine au lieu le plus étroit, entre le Fort d'Europe et le Fort d'Asie ; soit l'ampleur de la Garonne devant les quais bordelais. Profond de 52 mètres au maximum, et moyennement de 27, il fait 3, 5, jusqu'à 8 kilomètres par heure, et peut rouler une trentaine de milliers de mètres cubes par seconde ; or, les tributaires de la mer Noire ne lui en rapportent que quinze milles.

Des contre courants cachés venant de la Méditerranée rétablissent l'équilibre : ainsi, dans le détroit du Gibraltar, l'Océan coule vers cette même Méditerranée pour lui rendre ce que l'évaporation lui enlève et pour combler le déficit de ses fleuves.

Issu d'une Mer, le Bosphore, il va sans dire, est une eau sans souillure : le térébinthe, le platane l'ombragent, et le cyprès dans des bosquets ou dans de grands cimetières aussi gais que de riants jardins ; il est bordé de palais, il est splendide, et finit splendidement, à Constantinople.

Ses flots s'amortissent dans la mer de Marmara, charmante conque d'un peu plus 250 kilomètres sur 80 qui tire son nom moderne de l'île de marbre appelée Marmara. Puis, au sortir de cette mer, ces ondes sans véhémence, qui de fleuve s'étaient faites lac, redevenant, de lac, fleuve dès qu'elles entrent dans le détroit des Dardanelles, qui toutefois à moins de courant que le Bosphore, 5500 mètres au plus par heure dans un lit profond de 40 à 97 mètres dont la moyenne largeur est de 4000 mètres, et la plus petite, de 1950, entre Abydos et Sestos, aujourd'hui Nagara et Maïto.

C'est d'Abydos à Sestos, dans une eau violente, que nageait Léandre épris d'Héro ; c'est près de Gallipoli, principale rive du détroit, que débarquèrent en 1336 quarante Ottomans montés sur des troncs d'arbre assemblés en radeaux par des lanières de cuir : ces guerriers qui venaient de traverser d'Asie en Europe les eaux fouettées par Xerxès, furent l'avant-garde de la marche triomphale qui mena les Turcs jusque sous les murs de Vienne. Les Dardanelles ont 18 kilomètres de long.

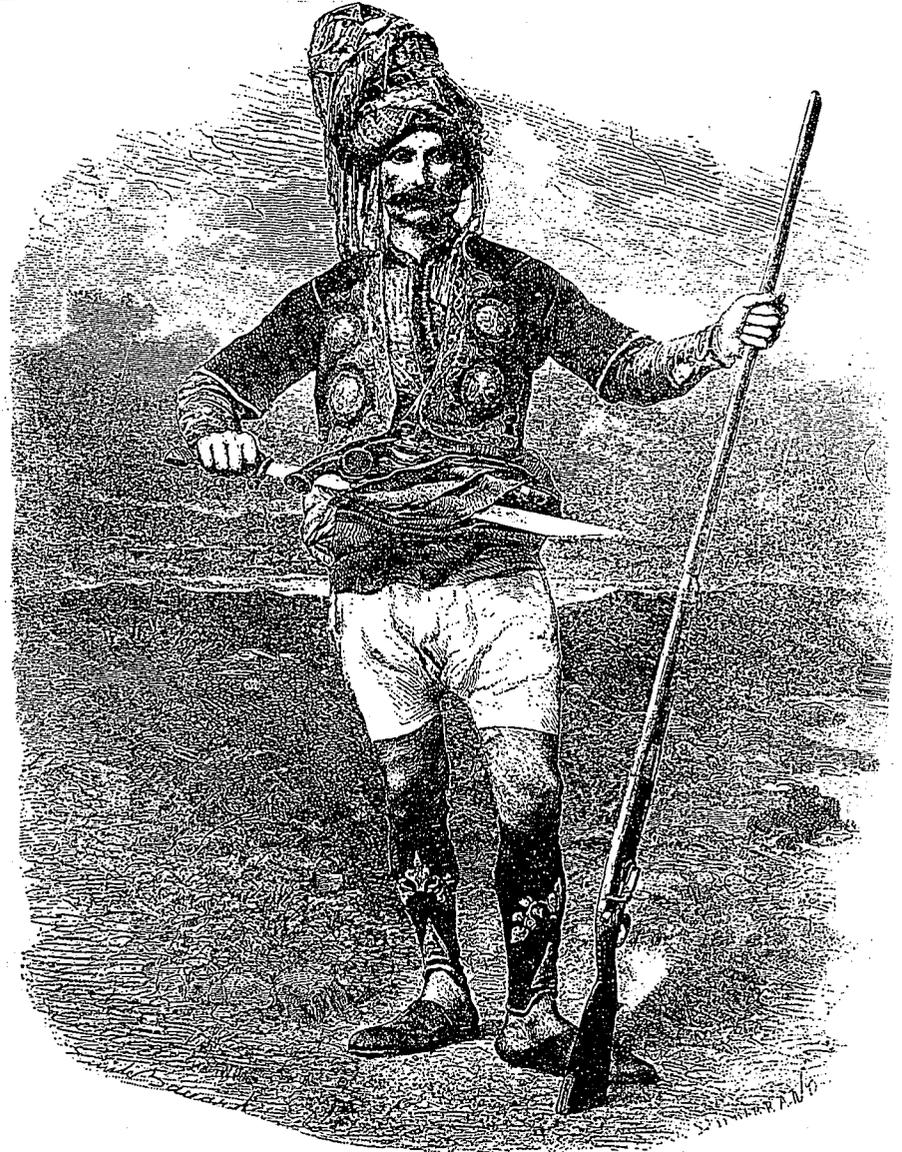
Abydos, Sestos, le fier Olympe de Brousse qui domine la mer de Marmara, la Granique où vainquit Alexandre, le Xante, le Scamandre et les Simois qui virent flamber Troie les fleuves de ce rivage, les monts de cet horizon, les villes de ce littoral ont perdu leurs éclatants noms grecs pour d'obscurcs syllabes turques.

C'est que les Hellènes n'y règnent plus.

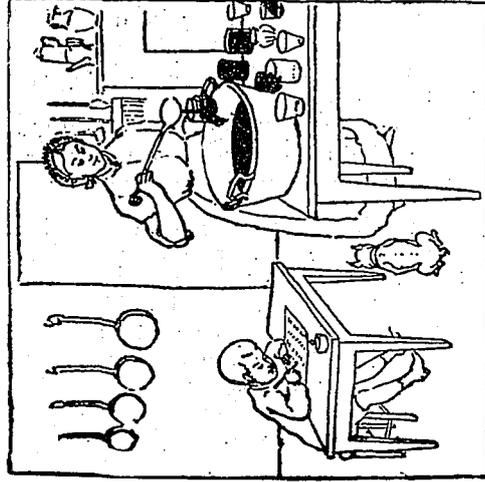
Sans doute la Roumélie s'appelle d'un mot qui signifie terre des Romains, c'est-à-dire des Grecs, — car, pour les Barbares qui assiégèrent si longtemps l'empire d'Orient, la majesté de Rome survivait dans Bizance, et les Bizantins avaient hérité du grand nom de Romains, — mais cette province ne mérite plus le nom de "Pays grecs" elle est tout aussi bien turque et Bulgare, sans parler des Juifs, des Arméniens, des "Francs", des gens de toutes langues, de toute origine, qui sont venus échouer à Constantinople.

Les Bulgares y vivent surtout aux champs, comme bons paysans ; les Turcs sont très nombreux à Constantinople, les Grecs également, comme aussi sur le littoral et dans les îles.

Constantinople, jadis Bizance, la Stamboul ou Istamboul des Turcs, est la capitale de l'Empire, et peut être la mieux située des villes, mais sous un climat brusque, dur, où le froid descend parfois à 20 degrés sous zéro bien qu'on soit ici sous la latitude de Naples, de Barcelone, de Porto ; dès que souffle du Nord Est le vent du Steppe, vent de Russie et Sibérie, Constantinople, de ville du Midi, devient ville du Nord, et même on a vu le Bosphore y geler.

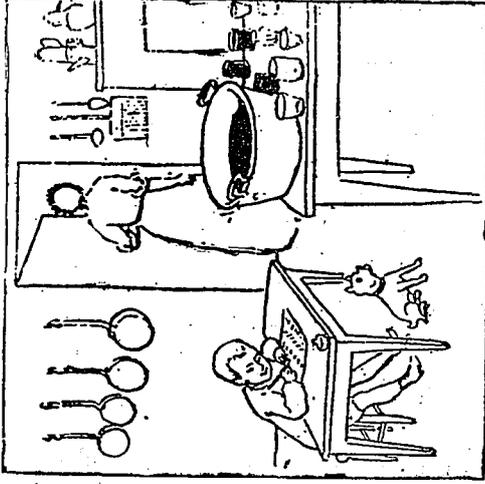


GENDARME TURC — Dessin d'ÉMILE BAYARD, d'après une photographie



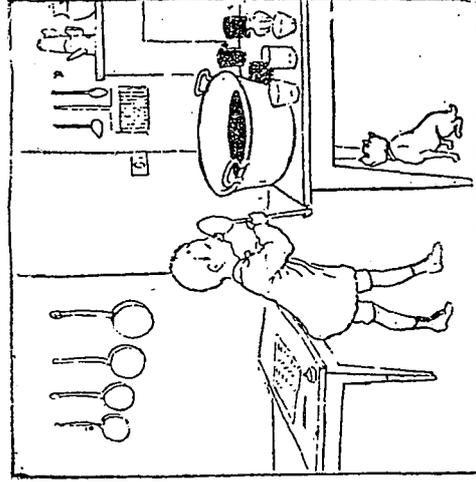
I

Tandis que Jean faisait sa page d'écriture,  
Sa maman préparait les pots de confiture.



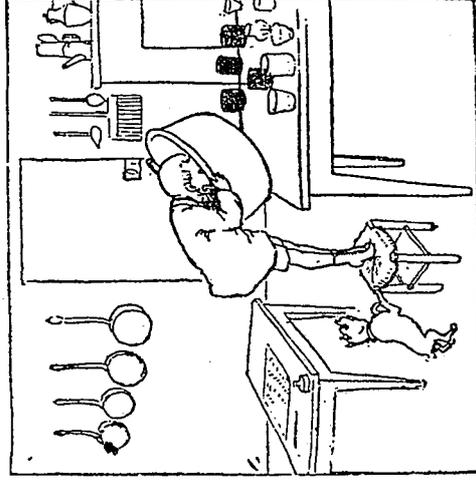
II

Ayant à s'absenter, la maman dit à Jean :  
— Sois bien sage, petit, je reviens dans l'instant.



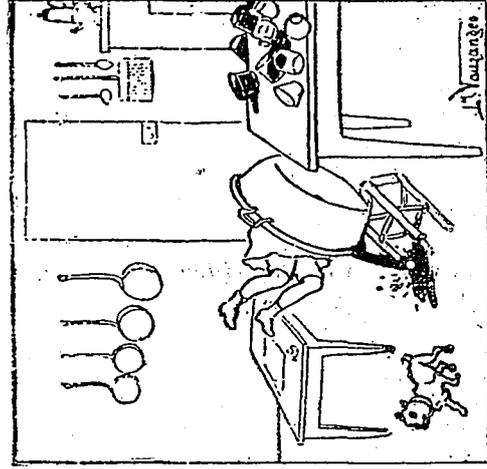
III

Travailler sans brancher des pages d'écriture,  
C'est dur ! quand sous son nez on sent des confitures



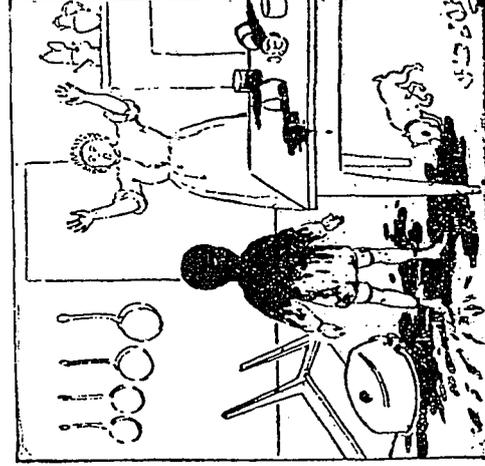
IV

Non content de lécher la cuillère à maman  
Jean plonge tout entier ! Oh ! le vilain gourmand !



V

Bien fait ! Jean n'û pas pris un bain de confiture,  
S'il est fait gentiment sa page d'écriture,



VI

— Que vois-je ! Est-ce un Peau-Rouge ou bien est-  
ce mon Jean ?  
Et Jean a répondu : — Je n'te, j'ai plus maman !

# JERUSALEM

## SOUVENIR D'UN VOYAGE EN TERRE SAINTE

### CHAPITRE XVII

(suite)

Lundi 22 mai, la messe du pèlerinage fut célébrée dans cette chapelle. Puis on inaugura la statue de Notre-Dame de la Salette, et un éloquent missionnaire de cette sainte montagne nous adressa un touchant discours.

Dans cette chapelle, sous l'autel, on remarque des médaillons en marbre blanc, qui représentent les principaux faits de la vie de saint Jean-Baptiste.

Le village d'*Ain-Karim* (Saint-Jean) a environ six-cents habitants, dont une centaine seulement sont catholiques.

Les pères franciscains y desservent la paroisse, et ont une école de garçons.

Nous nous rendons en procession au sanctuaire de la Visitation, situé à un quart d'heure de distance.

En sortant du convent, nous suivons une rue escarpée, au bout de laquelle se trouve la source appelée "fontaine de la Vierge", parce que, selon la tradition, la Mère de Dieu, pendant son séjour chez sa cousine Elisabeth, vint y puiser de l'eau.

Près de cette fontaine, ombragée d'un immense sycamore, les habitants musulmans sont massés en grand nombre pour voir passer les hadjis (pèlerins).

Nous entrons dans le sanctuaire nouvellement déblayé et restauré. A main droite, on remarque une niche renfermant un morceau de rocher dans lequel sainte Elisabeth avait caché le petit saint Jean, poursuivi par les soldats d'Hérode.

L'autel au fond du sanctuaire est dédié au mystère du *Magnificat*, au lieu même de la Visitation et du treillisement de Jean dans le sein de sa mère.

On chante avec élan le *Magnificat*, dont le P. Marie-Antoine nous fit un rapide et remarquable commentaire.

*Ain-Karim* est vraiment le lieu de villégiature de Jérusalem ; comme les pères du temps de Notre-Seigneur, les communautés viennent y chercher pour l'été, un frais abri.

Les franciscains, les dames de Sion, les pères missionnaires d'Afrique, de l'église de Sainte-Anne, y ont des succursales florissantes. La culture obtient ici des merveilles.

Dans l'après-midi, le plus grand nombre des pèlerins partirent pour visiter la

grotte de *Saint-Jean du Désert*, malgré les avis des commandants de nos deux navires, qui annonçaient un orage. En effet, cet orage ne tarda pas à les surprendre en route ; néanmoins ils ont vu la demeure du plus grand des enfants des hommes.

Pour se rendre, on traverse, après une mauvaise descente, une belle vallée bien cultivée, plantée de vignes et pourvue d'une bonne source. Au Nord, on voit *Modin*, l'ancienne patrie des Machabées, perchée sur une haute montagne. Au bout d'un quart d'heure de marche, on arrive à une petite construction, ombragée par quelques oliviers. Là, on descend de cheval, et par une pente raide et difficile, dont quelques pierres forment des gradins, on rencontre une source qui coule près de la grotte de saint Jean Baptiste, où l'on monte par un escalier de douze marches, taillées dans le roc. C'est là que le saint précurseur mena une vie austère et se prépara à la prédication.

Dans la chapelle on inaugura la belle statue de sainte Monique, chez les dames de Sion, dont l'établissement est une merveille. Il y a vingt ans, ce lieu était une montagne de pierre, sans eau, sans terre, sans vie. Le P. Marie Ratisbonne s'est mis à l'œuvre, et aujourd'hui la montagne stérile est devenue un Eden.

Le convent des religieux et l'orphelinat s'élèvent au sommet, couronné par le dôme gracieux de la chapelle.

Du haut des terrasses superposées sur le flanc de la montagne, on croit voir des jardins suspendus, plantés de beaux arbres couverts de fleurs : les oliviers, les grenadiers, les orangers, les palmiers, les lauriers-roses, se marient aux amandiers, aux pêchers et aux vignes.

Tout cela nous apparaît comme un mirage au milieu du désert. On dirait que une baguette magique a fait sortir de terre cette prodigieuse conception.

A notre arrivée, les orphelines, vêtues de blanc et enveloppées de leurs grandes voiles, formèrent deux haies et chantèrent en français des cantiques pour nous recevoir.

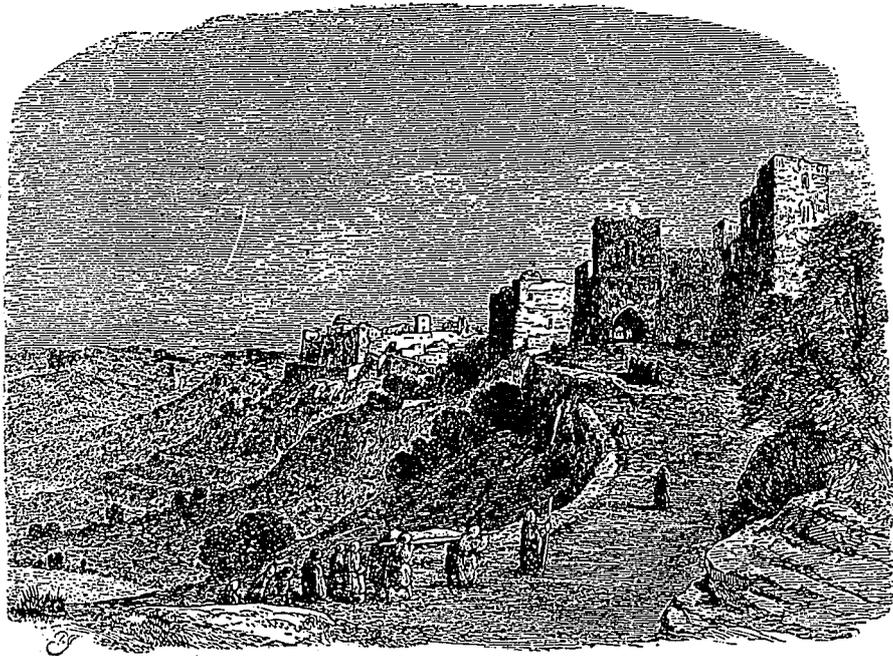
Rien de plus gracieux que ces vrais visages, resplendissants de santé, de candeur, et animés par ces grands yeux noirs volontés qu'on ne voit qu'en Orient. J'eus la satisfaction de retrouver, en la supérieure, sœur Louise, que j'ai connue à Paris, ainsi que le R. P. Ratisbonne, pour qui je professe une grande vénération. Il a bien voulu se souvenir de moi, et m'a parlé de ses chères œuvres, auxquelles il a consacré sa vie.

Nous avons reçu la bénédiction du Saint-Sacrement dans la chapelle assez restreinte. Au-dessus de l'autel, une statue de la sainte Vierge plane dans les nuages, avec cette inscription : IN SION FIRMATA SVM.

La chapelle est beaucoup trop petite en proportion de l'établissement et de ses besoins. Le R. P. Ratisbonne n'a été préoccupé tout d'abord que de bien installer ses orphelines et les religieuses qui leur servent de mères. Nous souhaitons que leur dévoué protecteur ait la joie de pouvoir construire une belle église, assez vaste pour la communauté et l'orphelinat, composé de plusieurs centaines de petites et de grandes jeunes arabes orphelines du Liban. Les bienfaiteurs des œuvres de Sion voudront certainement continuer leur généreux concours au R. P. Ratisbonne, pour achever et perfectionner ses pieuses entreprises.

Au retour de notre visite au sanctuaire de Saint-Jean du Désert, la pluie m'empêcha de prendre le croquis de la fontaine de la Vierge, où plusieurs femmes arabes, de grandes amphores sur la tête, venaient chercher de l'eau.

Bien à regret j'abandonnai mon travail, et m'empressai de monter à cheval pour rejoindre mon groupe de pèlerins. Mais j'avais compté sans des chemins épouvantables, ou plutôt sans l'absence d'un véritable chemin. Il fallait s'avancer lentement, au milieu de blocs de rochers et de pierres roulantes.



LA ROUTE DE BETHLÉEM, A L'ENTRÉE DE LA VILLE

Le *moukres* laissé à ma disposition avait la prétention de parler le français et l'italien, quoiqu'il ne sût ni l'un ni l'autre. A un passage difficile hérissé de précipices, je crie à mon *moukres*, un Arabe :

“ Ma selle tourne.

— *Il a paura* (elle a peur),” dit-il flegmatiquement sans se déranger.

Une pluie torrentielle, accompagnée d'un vent impétueux, aveuglait cheval et cavalier. Ne pouvant me faire comprendre de mon guide, force me fut de me cramponner à la crinière de mon pauvre coursier, pour garder l'équilibre. Mon cheval fait un faux pas, et, se redressant sur ses pieds de derrière, il me lance

sur une grande pierre, la tête en bas. J'aurais dû me briser le crâne, sans l'intervention puissante de cette douce Providence qui nous a donné des preuves manifestes de sa maternelle sollicitude pendant ce pèlerinage miraculeux.

Après un léger étourdissement, j'étais sur pied, sans avoir éprouvé le moindre dommage. Mon Arabe aux formes athlétiques accourut, un peu ému, pour attacher plus solidement ma malheureuse selle. Je ne pus m'empêcher de l'appeler un méchant homme.

“ Non, moi bon ! moi de Nazareth et proche parent de *Joseph*, de *Marie* et de *Zacharie*.”

Quelle colère ne serait pas désarmée devant une pareille généalogie ?

J'ai bien fait rire le bon frère Liévin en lui racontant mon aventure ; il me dit que mon Arabe n'était rien moins qu'un ancien brigand. Il avait conservé quelque chose de son farouche caractère : parfois, quand la pluie lui fouettait le visage, il montrait le poing au ciel ; mais d'autres fois il faisait le signe de la croix, surtout quand il faisait des éclairs.



MOUKRES DU LIBAN

## XIX

### BETHLÉEM

Pourtant il fallait continuer la route pénible en ce piteux état. Enfin la pluie cessa, et le vent se chargea de sécher mes vêtements. J'arrivai à Bethléem au grand trot, et m'arrêtai quelques instants pour contempler la ville où la Sainte-Famille “ ne trouva pas de place dans le *diversorium* ”, quand elle s'y présenta dans un appareil moins brillant que le mien.

La ville est groupée sur le point culminant d'une cime qui dépasse les sommets environnants. Dans le lointain, au travers de larges ouvertures, on voit la chaîne qui borde la mer Morte, teinte d'un bleu plus foncé que le ciel. A Bethléem, tout est souriant. Ses maisons, assises sur la crête, regardent, d'un côté, les monts de Judée, de l'autre, les horizons de Jérusalem au travers des gorges.

En promenant mes regards sur ces murailles grises, sur ces sommets où paissent les troupeaux, je songeai que là, de ce même ciel, un ange est descendu au milieu des bergers, et que ce cri d'amour a retenti : "Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !" Ce chant, il me semblait l'entendre, il vibre encore dans cette sereine atmosphère.

Pendant que mon esprit se livrait à ses réflexions, j'entrai à Bethléem, que je parcourus dans toute sa longueur, afin d'arriver au lieu où est né l'Enfant Jésus.

Les habitants, catholiques en grande majorité, nous saluaient en français ou en italien. Les femmes n'ont pas la figure cachée, comme à Jérusalem : ici l'on sent que la liberté chrétienne exerce son action.

Beaucoup de pèlerins nous avaient précédés ; d'autres devaient arriver le lendemain matin, pour donner à cette journée un plus grand éclat. On s'entassa dans les chambres de l'hospice franciscain, qui sembla se dilater pour les besoins du moment, et le repos fit oublier pluie et fatigue.

L'église de la Nativité se trouve cachée derrière le couvent où sont logés les pères franciscains et les grecs schismatiques, qui partout nous disputent la possession des lieux sanctifiés par les mystères de la vie du Sauveur.

C'est sainte Hélène qui a fait construire cette église, la plus belle et la mieux conservée de celles qui remontent à cette époque. Sa forme est celle d'une croix ; quarante-huit colonnes de marbre rose, d'ordre corinthien, partagent le pied de la croix en cinq nefs. L'église a 160 pieds de long et 116 de large.

À l'aube du jour, nous allons nous prosterner devant l'autel qui marque le lieu où le fils de Dieu est venu au monde. On descend dans la grotte par deux escaliers tournants, de quinze degrés chacun. Malgré la pauvreté et le dénûment de cette petite église, tout y respire la joie et une piété douce et sereine. Un marbre blanc, incrusté de jaspe, entouré d'argent, et ayant la forme d'une étoile, signale la place où naquit le Sauveur : HIC DE VIRGINE MARIA CHRISTVS NATVS EST.

Les grecs avaient enlevé le marbre et l'inscription, mais la France a fait rétablir l'un et l'autre. Une table en marbre, disposée au-dessus de l'étoile, sert d'autel. Malheureusement, les latins n'y disent pas la messe. Le Souverain-Pontife, qui a permis de la célébrer au Saint-Sépulcre, où les schismatiques officient également, n'a pas voulu accorder la même permission pour l'autel de la Nativité.

Depuis neuf ans la lutte entre les grecs et les latins est tellement vive, que l'on n'aurait pu, sans danger, nous autoriser à faire une procession : ce qui n'est pas de tradition dans ce sanctuaire.

Pour éviter tout conflit, nous n'avons point passé dans la basilique en cortège, mais seulement par groupes et sans chanter. Cela n'a pas empêché les pèlerins d'aller communier dans la grotte de la Nativité, à la messe célébrée par le R. P. Picard à l'autel des Mages. Il se trouve dans un petit enfoncement, à l'endroit où Jésus fut déposé après sa naissance et où les mages l'adorèrent. C'est à cet autel que les latins officient toujours.

#### L'ADORATION DES MAGES \*

D'où viennent-ils ces rois ?... Un pouvoir plus qu'humain  
A seul pu les guider jusqu'ici par la main ;  
De déserts en déserts, du fond de l'Arménie,  
Pourquoi sont-ils venus dans la ville bénie ?  
Est-ce l'appât de l'or ? est-ce un vague désir ?  
De voir d'autres climats avant que de mourir ?

Non ! leurs cœurs, sous les plis de la robe du mage,  
N'aspirent pas après une trompeuse image ;  
Ce qu'ils ont voulu voir, c'est ce modeste lieu,  
Et leur unique but est d'adorer un Dieu !

La grotte de la Nativité est bien petite : elle peut avoir trente pieds de long sur douze de large.

Quarante lampes y brûlent nuit et jour ; les chants, l'encens et la prière montent sans cesse vers le Dieu " qui a tellement aimé les hommes, qu'il leur a don-

\* On lit à la fin du troisième volume du vénérable Bède, dans un ouvrage intitulé : *Extraits des Pères*, que Melchior, le premier des Mages, était un vieillard ayant une grande barbe et de longs cheveux blancs, et qu'il portait, quand il s'est prosterné devant le divin Enfant annoncé par l'étoile, une robe de couleur d'hyacinthe ou de bleu céleste, un manteau orange, des chaussures bleues et blanches, et un manteau royal de différentes nuances. Il offrit de l'or à l'Enfant Jésus. — Le second Mage s'ap-

né son fils sous l'aimable figure d'un enfant" (ISAÏE).

Les premiers chrétiens élevèrent un oratoire au-dessus de l'étable de Bethléem, qu'ils tenaient en grande vénération. En 135, l'empereur Adrien renversa ce sanctuaire, y fit planter un bois sacré où la déesse Vénus reçut de sacrilèges hommages. Au commencement du quatrième siècle, sainte Hélène et son fils Constantin purifièrent ce lieu profané et y élevèrent une superbe basilique. Vers la fin du même siècle, saint Jérôme et sainte Paule vinrent se fixer auprès de cet auguste sanctuaire.

L'ancienne basilique constantinienne a cinq nefs, séparées par des colonnes monolithes d'un beau marbre. La porte en est étroite et très basse : il faut s'incliner pour y entrer. Hélas ! cette splendide enceinte n'est plus un lieu de prières. Une cloison sépare les nefs du transept et du chœur proprement dit, et encore dans cette seconde partie de l'édifice, les schismatiques seuls, Grecs et Arméniens, sont-ils maîtres absolus ; il nous est juste permis de passer chez eux pour arriver à l'une des deux entrées de la grotte qui s'étend sous le chœur, sur une longueur de douze mètres environ et une largeur de trois à quatre mètres. Les schismatiques possèdent tout : voilà le triste fait. En réalité, la propriété de la basilique devrait être à nous, en vertu de firmans parfaitement réguliers.

Il a fallu que les grecs, en plusieurs circonstances, fissent acte de vraie sauvagerie pour s'emparer de ces lieux vénérables et y rester, grâce à l'assentiment perfide des Turcs et à la protection des Russes. En 1873, ils armèrent trois cents de leurs de sabres et de fusils, envahirent la grotte, la dévastèrent, et blessèrent grièvement les franciscains qui voulurent s'opposer à ce vandalisme.

(à suivre)

pelait Gaspard. Il était jeune, vermeil, sans barbe, vêtu d'une robe jaune et d'un manteau rouge ; sa chaussure était de couleur hyacinthe. Il offrit de l'encens, pour reconnaître la divinité de l'Enfant Jésus. — Le troisième s'appela Balthazar. Il était brun, portait une grande barbe, était vêtu d'une robe rouge et d'un manteau bariolé ; sa chaussure était jaune. Il offrit de la myrrhe au Sauveur, pour marquer sa mortalité.

Il existe plusieurs tableaux de l'Adoration des Mages faits d'après cette description.



## NAPOLÉON À SAINTE-HÉLÈNE

1815 - 1821

Etablissement de Napoléon à Sainte-Hélène. — Sa vie. — Le gouverneur Hudson Love. — Sa tyrannie envers le prisonnier. — Maladie, mort, testament de Napoléon.



**L'**EQUIPAGE du *Bellérophon* avait vu avec douleur Napoléon passer, au milieu des hommages du peuple britannique, sous les verrous du *Northumberland*. L'équipage de ce

dernier vaisseau, non moins sensible à une infortune si auguste, ne le vit pas sans frémir toucher le sol qui devait le dévorer. Le silence, les larmes des officiers, des matelots, des troupes du bord, adieux muets et prophétiques, honorèrent la nation anglaise et la victime de leur affreux gouvernement.

Sur le *Northumberland*, Napoléon venait de passer ses trois derniers mois d'Europe : un canot le jeta tout à coup en Afrique. Il descendit dans une auberge.

Le lendemain, accompagné de l'amiral Cockburn et du général Bertrand, il alla voir, à trois lieues de la

ville, la maison de Longwood, qui lui était destinée. Au retour, il s'arrêta à une maison de campagne nommée *les Briars* (les ronces), et il désira s'établir le jour même dans un petit pavillon. Ce pavillon ne formait qu'une pièce au rez-de-chaussée, surmonté d'un grenier. Il n'était nullement préparé pour recevoir un tel hôte ; mais l'air, du moins, y était libre, et quelques arbres l'ombrageaient.

Ce lieu, où Napoléon fit placer son lit de camp, devint tout à la fois la chambre à coucher, le salon, la salle à manger et le cabinet de travail. Las-Cases et son fils Emmanuel se logèrent dans les combles. Aux environs, s'établirent M. et madame Bertrand, M. et madame de Montholon avec leurs enfants, le général Gourgaud et les serviteurs de Napoléon ; alentour, et au plus près, les sentinelles, les corps de garde.

Le ministère anglais a fait du pic de Sainte-Hélène un ponton. Cependant le captif ne paraît pas encore condamné à une mort lente et inévitable ; on ne le traite jusqu'ici que comme un grand prisonnier d'Etat. En attendant un supplice que n'a retracé aucun des historiens qui ont raconté de grandes infortunes, Napoléon fait remettre au capitaine Desmont, qui retournait en Europe, la note suivante, que Las-Cases écrit sous sa dictée rapide :

*Note.* " L'Empereur désire, par le retour du prochain vaisseau, avoir des nouvelles de sa femme et de son fils. Il profite de cette occasion pour réitérer et faire parvenir au gouvernement britannique les protestations qu'il a déjà faites contre les étranges mesures qu'on a adoptées contre lui.

" 1o Le gouvernement l'a déclaré prisonnier de guerre. L'Empereur n'est pas prisonnier de guerre : sa lettre



écrite au prince régent, et communiquée au capitaine Maitland avant de se rendre à bord du *Bellérophon*, prouve assez au monde entier les dispositions et la confiance qui l'ont conduit librement sous le pavillon anglais.

" L'Empereur eût pu ne sortir de France que par des stipulations qui eussent prononcé sur ce qui était relatif à sa personne ; mais il a dédaigné de mêler des intérêts personnels avec les grands intérêts dont il avait constamment l'esprit occupé. Il eût pu se mettre à la disposition de l'empereur Alexandre, qui avait été son ami, ou de l'empereur François, qui était son beau-père ; mais, plein de confiance dans la nation anglaise, il n'a voulu d'autre protection que ses lois, et, renonçant aux affaires publiques, il n'a cherché d'autres pays que les lieux qui étaient gouvernés par les lois fixes, indépendantes des volontés particulières.

" 2o Si l'Empereur eût été prisonnier de guerre, les droits des nations civilisées sur un prisonnier de guerre sont bornés par les droits des gens, et finissent d'ailleurs avec la guerre même.

" 3o Le gouvernement anglais, considérant l'Empereur, même arbitrairement, comme prisonnier de guerre, son droit se trouvait alors borné par le droit public, ou bien il pouvait, comme il n'y avait point de cartel entre les deux nations dans la guerre actuelle, adopter vis-à-vis de lui les principes des sauvages qui donnent la mort à leurs prisonniers. Ce droit eût été plus humain, plus conforme à la justice, que celui de le porter sur cet affreux rocher.

Les contrées les plus infortunées de l'Europe ne lui auraient été comparées. Privé de tout ce qui peut rendre la vie supportable, il est propre à renouveler à chaque instant les plus cruelles angoisses. Les premiers principes de la morale chrétienne, et ce grand devoir imposé à l'homme de suivre sa destinée, quelle qu'elle soit, peuvent seuls empêcher l'empereur de mettre lui-même un terme à une si horrible existence : il met de la gloire à demeurer au-dessus d'elle ; mais si le gouvernement britannique devait persister dans ses violences envers lui, il regarde comme un bienfait qu'il lui fasse donner la mort."

Le capitaine Desmont partit avec cette note, qui devait avoir le sort de la protestation du *Halltrophen*. Napoléon n'en doutait pas, et, n'espérant rien de la générosité du gouvernement anglais, il continua à se réfugier dans le souvenir de sa vie passée.

En effet, le jour même de l'arrivée à Briars, le lendemain de son débarquement, il s'était déjà occupé à dicter à ses Cases la campagne d'Italie, à Bertrand celle d'Égypte. Fidèle à ses engagements, il veut accomplir à Sainte-Hélène, autant que lui le permettent ses forces, la promesse de Fontainebleau : *J'écrirai les grandes choses que nous avons faites.*

Les généraux Montholon et Gourgaud furent appelés aussi alternativement pour écrire son dictée.

Un mois à peine était écoulé depuis le débarquement à Sainte-Hélène, que le climat avait déjà attaqué la santé de Napoléon. Au milieu de ses premières douleurs physiques et morales, que renouvelait chaque incident de ses longues journées, il disait à ses compagnons :

"Notre triste situation peut même avoir des attraites. L'univers nous contemple : nous demeurons les martyrs d'une cause immortelle. Des millions d'hommes nous pleurent : la patrie soupire, et la gloire est en



"deuil. Nous luttons ici contre l'oppression des dieux, et les rois des nations sont pour nous..."

"Mes véritables souffrances ne sont point ici. Si je ne considérais que moi, peut-être aurais-je à me réjouir. Les militaires ont aussi leur héroïsme et leur gloire. *L'admiral n'aiguillait à sa carrière.* Si je fusse mort sur le trône, dans les nuages de ma toute-puissance, je serais demeuré un problème pour bien des gens. Aujourd'hui, grâce au malheur, on pourra me juger à nu..."

Un autre jour, il leur disait :

"A quel infâme traitement ils nous ont résorbés ! A l'injustice, à la violence, ils joignent l'outrage ! Comment les souverains de l'Europe peuvent-ils laisser polluer en moi ce caractère sacré de la souveraineté ! Ne voient-ils pas qu'ils se tuent de leurs propres mains ! Je suis devenu leur égal par le choix des peuples, la sanction de la victoire, le caractère de la religion, les alliances de leur politique et de leur sang... Faites vos plaintes, Messieurs ; que l'Europe les connaisse et s'en indigne ! Les infenses sont au-dessus de ma dignité et de mon caractère. J'ordonne, ou je me tais."

Le 10 décembre, après un séjour d'environ deux mois dans le pavillon de Briars, Napoléon alla prendre possession de son dernier asile. On lui assigna *Longwood*, maison de campagne du sous-gouverneur, jadis construite pour servir de grange à la compagnie des Indes, et assise sur un plateau élevé de deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, sans cesse battu par les vents im-

pitieux, par des pluies violentes qui durent plus de la moitié de l'année, et presque toujours couvert de neige épaisse d'où s'échappaient parfois les rayons d'un soleil dévorant.

Des rochers à pic, séparés par de profonds abîmes, des montagnes escarpées et arides, terminent l'horizon. On éprouve à *Longwood* les plus étonnantes variations atmosphériques. Là régnent toute l'année des dysenteries, des hépatites aiguës ; affections presque toujours mortelles, et souvent si promptes, si terribles, qu'un instant suffit pour porter le désordre dans l'économie animale et détruire la puissance des remèdes les plus efficaces.

La population n'offre point d'exemple de longévité ; même pour un indigène, le terme de quarante-cinq ans est le dernier période de la vie commune, vérité attestée par les registres de l'état civil. Voilà désormais la retraite du dominateur de l'Europe, et le cimetière où il doit laisser sa cendre.

Aussi Napoléon disait : *Ce pays est mortel. Partout où les feux sont éteints, l'homme ne peut pas vivre. Ce calcul s'en est échappé aux bords de Pitt. Transformer l'air en un instrument de morture, disait-il, cette idée n'était pas venue au plus farouche de nos prisonniers : elle ne pouvait germer que sur les bords de la Tamise.*

La maison de *Longwood* se composait de vingt petites pièces, presque toutes contraintes en bois. Pendant neuf mois, l'humidité en moïst les cloisons ; et pendant les trois autres, où le soleil des tropiques frappe d'aplomb





cette demeure, on y respire l'odeur infecte du goudron dont elle est enduite.

Napoléon habitait une seule pièce tendue de nankin brun encadré dans un papier vert. Deux fenêtres de cette pièce s'ouvrent sur le camp du 54<sup>e</sup> régiment, qui le garde,

Elle a pour décoration quelques portraits du roi de Rome, des deux impératrices, le réveille-matin du grand Frédéric et le lit de fer d'Austerlitz. Un canapé chargé de livres, quelques chaises, un guéridon sur lequel Napoléon mange seul quelquefois, une commode qui supporte un grand nécessaire et une aiguière d'argent, complètent l'ameublement de la chambre à coucher.

Un cabinet de bains est auprès ; plus loin un billard et une salle à manger obscure.

Les officiers de Napoléon sont logés, partie sous le même toit que lui, partie dans les demeures voisines. Ses serviteurs, au nombre de onze, composent sa maison domestique.

Un homme excellent, un habile médecin, le docteur O'Meara, descendu avec lui du *Northumberland*, attaché d'office à l'illustre captif, s'est dévoué à lui et s'applique à adoucir, par ses soins et par son affection, les mesures tyranniques du gouvernement anglais.

Outre le travail important de ses Mémoires, à la rédaction desquels Napoléon associait ses compagnons d'infortune, des conversations du plus haut intérêt avec eux étaient également un des plaisirs favoris de son esprit. C'était un penchant bien naturel dans un homme qui avait occupé le monde pendant vingt années, que d'aimer à planer sur le passé pour y ressaisir la source, les moyens, les jouissances de sa grandeur, et la justifier comme s'il parlait à la postérité.

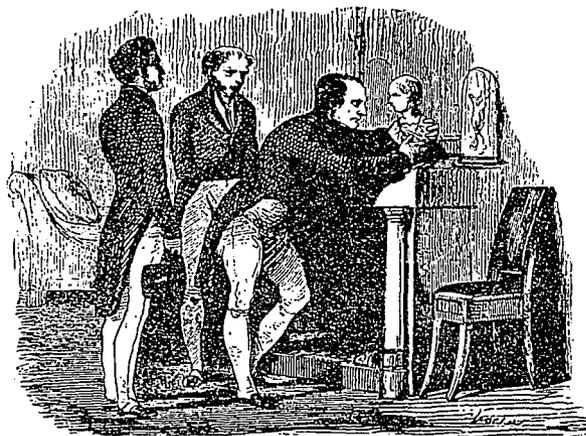
Mais, loin de se concentrer tout entier en lui-même, Napoléon aimait souvent à jeter des regards d'aigle sur l'avenir de l'Europe et surtout de la France.

Il parlait un jour de sa chute avec une grande impartialité. " C'est sans raison surtout qu'on m'a reproché d'avoir employé des nobles et des émigrés... Ce ne sont point les nobles et les émigrés qui ont amené la restauration, mais bien plutôt la restauration qui a ressuscité les nobles et les émigrés..."

" Les vrais coupables sont les intrigants de toutes les couleurs et de toutes les doctrines. Fouché n'est point un noble. Talleyrand n'est pas un émigré, Augereau et Marmont n'étaient ni l'un ni l'autre... Le bon M. de Ségur, malgré son âge, m'a fait offrir de me suivre..."

" Ce n'est rien de tout cela qui m'a renversé, mais seulement des catastrophes imprévues, inouïes, des circonstances forcées, cinq cent mille hommes aux portes de la capitale, une révolution encore toute fraîche, une crise trop forte, pour les têtes française, et surtout une dynastie pas assez ancienne.

Je ne serais relevé du pied des Pyrénées même, si seulement j'eusse été mon petit-fils ; et, ce que c'est pourtant que la magie du passé ! bien certainement j'étais l'élu des Français, leur nouveau culte était leur ouvrage : eh bien, dès que les anciens ont reparu, voyez avec quelle facilité ils sont retournés aux idoles ! Et comment une autre politique, après tout, eût-elle pu empêcher ce qui m'a perdu ?



" J'ai été trahi par Marmont, que je pouvais dire mon fils, mon enfant, mon ouvrage, lui à qui je confiais mes destinées en l'envoyant à Paris au moment même où il consommait sa trahison et ma perte ! J'ai été trahi par Murat, que de soldat j'avais fait roi, qui était l'époux de ma sœur : j'ai été trahi par Berthier, véritable oison que j'avais fait une espèce d'aigle ; j'ai été trahi dans le Sénat, précisément par ceux du parti national qui me doivent tout.

" Si un Macdonald, un Valence, un Montesquiou m'eussent trahi !... mais ils m'ont été fidèles."

En avril 1816, après la lecture des papiers publics, où était vivement retracé l'état déplorable de plusieurs de nos provinces, Napoléon, toujours occupé du sort de la France, s'écria : " La contre-révolution, même en la laissant aller, doit inévitablement se noyer d'elle-même dans la révolution. Il suffit à présent de l'atmosphère des jeunes idées pour étouffer les vieux féodalistes, car rien ne saurait désormais détruire ou effacer les grands principes de notre révolution.

" Ces grandes et belles vérités doivent demeurer à jamais, tant nous les avons entrelacées de lustre, de monuments, de prodiges ! Nous en avons lavé les premières souillures dans des flots de gloire : elles seront désormais immortelles. Sorties de la tribune française, cimentées du sang des batailles, décorées des lauriers de la victoire, saluées des acclamations des peuples, sanctionnées par les traités, les alliances des souverains, devenues familières aux oreilles comme à la bouche des rois, elles ne sauraient plus rétrograder.

Elles vivent dans la Grande-Bretagne, elles éclairaient l'Amérique, elles sont nationalisées en France. Voilà le triépied d'où jaillira la lumière du monde. Elles le régiront, elles seront la foi, la religion, la morale de tous les peuples, et cette ère mémorable se rattachera, quoi qu'on en ait voulu dire, à ma personne, parce que, après tout, j'ai fait briller le flambeau, consacré les principes, et qu'aujourd'hui la persécution achève de m'en rendre le Messie.

Ainsi, amis et ennemis, tous m'en diront le premier soldat, le grand représentant.

Ces idées sont celles qui l'ont le plus constamment dominé sur la terre de l'exil : elles le pourraient comme des vérités qu'il semblait forcé de révéler. Le piteux Sainte-Hélène était devenu pour lui le triépied du destin : il y rendait des oracles sur le monde dont on l'avait banni.

Napoléon précipité, dans les fers de la Sainte-Alliance, le triomphe des doctrines libérales, n'est pas le moins grand phénomène de sa vie.

Le 17 avril 1816, un nouveau gouverneur, Sir Hudson Lowe, arriva à Sainte-Hélène et fit sa première visite à Longwood. " Il est hideux, dit Napoléon : c'est une face patibulaire ; mais le moral, après tout, peut raccommo-der ce que cette figure a de sinistre."

C'était une barbarie de la part des ministres anglais. L'air relégué Napoléon sous le fatal climat de Sainte-Hélène : ce fut un crime d'assigner à l'illustre captif Sir Hudson Lowe pour gardien. L'amiral Cockburn, à

qui l'on donnait un si indigne successeur, avait paru rigide, tracassier, jaloux de son autorité, violent même ; mais il possédait un cœur d'homme, et son caractère ne manquait pas de générosité.

Sir Hudson Lowe, accoutumé à martyriser les soldats français sur ces fameux pontons, la honte éternelle de nos voisins, avait un singulier titre d'honneur comme officier : avec deux mille hommes et une bonne artillerie, il s'était laissé forcer, dans l'île inexpugnable de Caprée, par le général Lanarque, à la tête de douze cents baïonnettes françaises.

(à suivre)



UN MEUBLE DE LUXE

NAPOLEON avait touché le rocher dont il devait se faire un piédestal ; l'Angleterre avait accepté la honte de sa trahison : à compter de 1815, les rois eurent leur Christ et les peuples leur Judas.

En examinant son nouvel anneaulement, à Longwood, dit un historien, l'objet qui lui causa le plus de plaisir fut une baignoire en bois que l'amiral était parvenu à faire exécuter, sur ses dessins, par un charpentier de marine.

Un baignoire était un meuble de luxe à Sainte-Hélène. Napoléon en profita immédiatement.

Tout fut à peu près réglé comme à l'île d'Elbe : le grand-marshal Bertrand conserva le commandement et la surveillance générale, M. de Montholon fut chargé des détails domestiques, le général Gourgaud eut la



direction de l'écurie, et M. de Las Cases, celle de l'administration intérieure.

Quant à la division de la journée, c'était la même qu'à Briars. A dix heures, Napoléon déjeunait dans sa chambre sur un guéridon, tandis que le grand-général et ses compagnons mangeaient à une table de service.

Comme il n'y avait pas d'heures fixes pour la promenade, la chaleur était très forte, le jour, l'humidité prompte et grande le soir, et que les chevaux de selle et de voitures qui devaient venir du Cap n'arrivaient point, Napoléon travaillait une partie de la journée soit avec M. de Las Cases, soit avec le général Gourgaud ou le général Montholon.

De sept à huit heures, on dînait ; puis on passait au salon, où l'on prenait le café ; là on lisait Racine, Molière ou Voltaire. Enfin, à dix heures, on se mettait à une table de reversis, jeu favori de Napoléon, à laquelle on restait ordinairement jusqu'à minuit.

Toute la petite colonie était logée à Longwood, à l'exception du grand-marshal et de sa famille, qui habitaient Hut's Gate, mauvaise petite maison située sur la route.

L'appartement de l'Empereur était composé de deux chambres, chacune de quinze pieds de long sur douze de large et environ sept de haut ; des pièces de Nankin, tendues en guise de papier, les tapissaient toutes deux. Un mauvais tapis couvrait le plancher.

Tels étaient la vie et le palais de l'homme qui avait tour à tour habité les Tuileries, Schœnbrunn, le Kremlin et l'Escurial.



NORD CONTRE SUD



DÉVASTATION DE LA PLANTATION DE JAMES BURBANK PAR LES SUDISTES

# NORD CONTRE SUD

PAR JULES VERNE

ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

PREMIÈRE PARTIE

X

(suite)

La ville de Fernandina est reliée à ce littoral ouest de la Floride, découpé sur le golfe du Mexique, par un tronçon de railway, qui la rattache au port de Cedar-Keys. Ce railway suit d'abord la côte de l'île Amélia ; puis, avant d'atteindre la terre ferme, il s'élanche à travers la crique de Nassau sur un long pont de pilotis.

Au moment où l'*Ottawa* arrivait au milieu de cette crique, un train s'engageait sur le pont. La garnison de Fernandina s'enfuyait, emportant tous ses approvisionnements avec elle. Elle était suivie de quelques personnages plus ou moins importants de la ville. Aussitôt, la canonnière, forçant de vapeur, se dirigea vers le pont et fit feu de ses pièces de chasses, aussi bien contre les pilotis que contre le train en marche. Gilbert, posté à l'avant, dirigeait le tir. Il y eut quelques coups heureux. Entre autres, un obus vint atteindre la dernière voiture du convoi, dont les essieux furent brisés ainsi que les barres d'attaches. Mais le

train, sans s'arrêter un instant, — ce qui eût rendu sa situation très dangereuse, — ne s'occupa point de ce dernier wagon. Il le laissa en détresse, et, continuant sa marche à toute vapeur, il s'enfonça vers le sud-ouest de la péninsule. A ce moment arriva un détachement des fédéraux débarqués à Fernandina. Le détachement s'élança sur le pont. En un instant, le wagon fut capturé avec les fugitifs qui s'y trouvaient, principalement des civils. On conduisit ces prisonniers à l'officier supérieur, le colonel Gardner, qui commandait à Fernandina ; on prit leurs noms, on les garda vingt-quatre heures, pour l'exemple, sur un des bâtiments de l'escadre, après quoi on les relâcha.

Lorsque le train eut disparu, l'*Ottawa*, dut se contenter d'attaquer un bâtiment, chargé de matériel, qui s'était réfugié dans la baie, et dont elle s'empara.

Ces événements étaient de nature à jeter le découragement parmi les troupes confédérées et

les habitants des villes floridiennes. Ce fut ce qui se produisit plus particulièrement à Jacksonville. L'estuaire du Saint-John ne tarderait pas à être forcé comme l'avait été celui de Saint-Mary ; cela ne pouvait faire doute, et, très vraisemblablement, les unionistes ne trouveraient pas plus de résistance à Jacksonville qu'à Sainte-Augustine et dans tous les bourgs du comté.

Cela était bien fait pour rassurer James Burbank. Dans ces conditions, on devait le croire, Texar n'oserait pas donner suite à ses projets. Ses partisans et lui seraient renversés, et, sous peu, par la seule force des choses, les honnêtes gens reprendraient le pouvoir qu'une émeute de la populace leur avait arraché.

Il y avait évidemment toute raison de penser ainsi, et par conséquent toute raison d'espérer. Aussi, des que le personnel de Camdless Bay eut appris ces importantes nouvelles, bientôt connues à Jacksonville, sa joie se manifesta-t-elle par des hurrahs bruyants, dont Pygmalion prit sa bonne part. Néanmoins, il ne fallait pas se départir des précautions destinées à assurer, pendant quelque temps encore, la sécurité du domaine, c'est-à-dire jusqu'au moment où les canonnières apparaîtraient sur les eaux du fleuve.

Non ! il ne le fallait pas ! Malheureusement — c'est ce que ne pouvait deviner ni même supposer James Burbank — toute une semaine allait s'écouler avant que les fédéraux fussent en mesure de remonter le Saint-John pour devenir maître de son cours. Et, jusque-là, que de périls devaient menacer Camdless-Bay !

En effet, le commodore Dupont, bien qu'il occupât Fernandina, était obligé d'agir avec une certaine circonspection. Il entraînait dans son plan de montrer le pavillon fédéral sur tous les points où ses bâtiments pourraient se transporter. Il fit donc plusieurs parts de son escadre. Une canonnière fut expédiée dans la rivière de Saint-Mary, pour occuper la petite ville de ce nom et s'avancer jusqu'à vingt lieues dans les terres. Au nord, trois autres canonnières, commandés par le capitaine Godon, allaient explorer les baies, s'emparer des îles Jykill et Saint-Simon, prendre possession des deux petites villes de Brunswick et de Darien, en partie abandonnées par leurs habitants. Six bateaux à vapeur, de léger tirant d'eau, avaient pour mission, sous les ordres du commandant Stevens, de remonter le Saint-John afin de réduire Jacksonville. Quant au reste de l'escadre, conduit par Dupont, il se disposait à reprendre la mer dans le but d'enlever Saint-Augustine et de bloquer le littoral jusqu'à Mosquito-Inlet, dont les passes seraient alors fermées à la contrebande de guerre.

Mais cet ensemble d'opérations ne pouvait s'accomplir dans les vingt-quatre heures, et vingt-quatre heures suffisaient pour que le territoire fût livré aux dévastations des sudistes.

Ce fut vers trois heures après midi, que James Burbank eut les premiers soupçons de ce qui se préparait contre lui. Le régisseur Perry, après une tournée de reconnaissance qu'il avait faite sur la limite de la plantation, entra rapidement à Castle-House, et dit :

« Monsieur James, on signale quelques rôdeurs suspects, qui com-

mencent à se rapprocher de Camdless-Bay.

— Par le nord, Perry ?

— Par le nord.

Presque au même instant Zermah, revenant du petit port, apprenait à son maître que plusieurs embarcations traversaient le fleuve en se rapprochant de la rive droite.

« Elles viennent de Jacksonville ?

— Assurément.

— Revenons à Castle-House, répondit James Burbank, et n'en sors plus sous aucun prétexte, Zermah !

— Non, maître !

James Burbank, de retour au milieu des siens, ne put leur cacher que la situation recommençait à devenir inquiétante. En prévision d'une attaque, maintenant presque certaine, mieux valait d'ailleurs que tous fussent prévenus d'avance.

« Ainsi, dit M. Stannard, ces misérables, à la veille d'être écrasés par les fédéraux, oseraient...

— Oui, répondit froidement James Burbank. Texar ne peut perdre une pareille occasion de se venger de nous, quitte à disparaître quand sa vengeance sera satisfaite !

Puis, s'animant :

« Mais les crimes de cet homme resteront donc sans cesse imputés !... Il se dérobera donc toujours !... En vérité, après avoir douté de la justice humaine, c'est à douter de la justice du ciel...

— James, dit Mme Burbank, au moment où nous ne pouvons plus compter peut-être que sur l'aide de Dieu, ne l'accuse pas...

— Et mettons-nous sous sa garde ! » ajouta Alice Stannard.

James Burbank, reprenant son sang-froid, s'occupa de donner des ordres pour la défense de Castle-House.

« Les noirs sont avertis ? demanda Edward Carrol.

— Ils vont l'être, répondit James Burbank. Mon avis est qu'il faut nous borner à défendre l'enceinte qui protège le parc réservé et l'habitation. Nous ne pouvons songer à arrêter sur la frontière de Camdless Bay toute une troupe en armes, car il est supposable que les assaillants viendront en grand nombre. Il convient donc de rappeler nos défenseurs autour des palanques. Si, par malheur, la palissade est forcée, Castle-House, qui a déjà résisté aux bandes de Séminoles, pourra peut-être tenir contre les bandits de Texar. Que ma femme, Alice et Dy, que Zermah, à laquelle je les confie toutes trois, ne quittent pas Castle-House sans mon ordre. Au cas où nous nous y sentirions trop menacés, tout est préparé pour qu'elles puissent se sauver par le tunnel qui communique avec la petite anse Marino sur le Saint-John. — Là, une embarcation sera cachée dans les herbes avec deux de nos hommes, et, dans ce cas, Zermah, tu remonterais le fleuve pour chercher un abri au pavillon du Roc-des-Cèdres.

— Mais, toi, James ?...

— Et vous, mon père ?

Mme Burbank et miss Alice avaient saisi par le bras, l'une James Burbank, l'autre M. Stannard, comme si le moment fût venu de s'enfuir hors de Castle-House.

« Nous ferons tout au monde pour vous rejoindre quand la position ne sera plus tenable, répondit James Burbank. Mais il me faut cette promesse que, si le danger devient trop grand, vous irez vous mettre en sûreté dans cette retraite du Roc-des-Cèdres. Nous

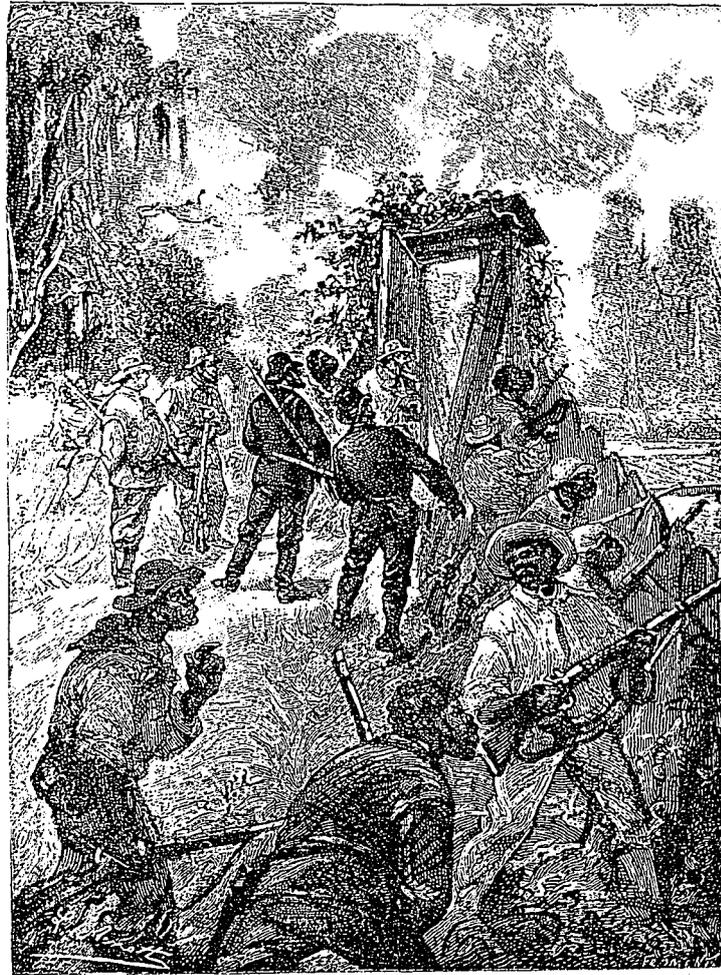
n'en aurons que plus de courage, plus d'audace aussi, pour repousser ces malfaiteurs et résister jusqu'à notre dernier coup de feu. »

C'est évidemment ce qu'il conviendrait de faire, si les assaillants trop nombreux parvenaient à forcer l'enceinte, envahissaient le parc, afin d'attaquer directement Castle-House.

James Burbank s'occupa aussitôt de concentrer son personnel. Perry et les sous-régisseurs coururent dans les divers baraquons, afin de rallier leurs gens. Moins d'une heure après, les noirs en état de se battre étaient rangés aux abords de la poterne devant les palanques. Leurs femmes et leurs enfants avaient dû préalablement chercher refuge dans les bois qui environnent Camdless-Bay.

Malheureusement, les moyens d'organiser une défense étaient assez restreints à Castle-House. Dans les circonstances actuelles, c'est-à-dire, depuis le début de la guerre, il avait été presque impossible de se procurer des armes et des munitions en quantité suffisante pour la défense de la plantation. On eût vainement voulu en acheter à Jacksonville. Il fallait se contenter de ce qui était resté dans l'habitation à la suite des dernières luttes soutenues contre les Séminoles.

En somme, le plan de James Burbank consistait principalement à préserver Castle-House de l'incendie et de l'envahissement. Protéger le domaine en entier, sauver les chantiers, les ateliers, les usines, défendre les baraquons, empêcher que la plantation fût dévastée, il ne l'aurait pu, il n'y songeait pas. À peine avait-il quatre cents noirs en état de s'opposer aux as-



saillants, et encore ces braves gens allaient-ils être insuffisamment armés. Quelques douzaines de fusils furent distribués aux plus adroits, après que les armes de précision eurent été mises en réserve pour

James Burbank, ses amis, Perry et les sous-régisseurs. Tous s'étaient rendus à la poterne. Là, ils avaient disposé leurs hommes de manière à s'opposer le plus longtemps possible à l'assaut, qui me-

nacerait l'enceinte palissadée défendue d'ailleurs par le rio circulaire, dont les eaux baignaient sa base.

Il va sans dire qu'au milieu de ce tumulte, Pygmalion, très affairé, très remuant, allait, venait, sans rendre aucun service. On eût dit un de ces comiques des cirques forains, qui ont l'air de tout faire et ne font rien, pour le plus grand amusement du public. Pyg, se considérant comme appartenant aux défenseurs spéciaux de l'habitation, ne songeait point à se mêler à ses camarades postés au dehors. Jamais il ne s'était senti si dévoué à James Burbank !

Tout étant prêt, on attendit. La question était de savoir par quel côté se ferait l'attaque. Si les assaillants se présentaient sur la limite septentrionale de la plantation, la défense pourrait s'organiser plus efficacement. Si, au contraire, ils attaquaient par le fleuve, ce serait moins aisé, Camdless-Bay étant découvert de ce côté. Un débarquement, il est vrai, est toujours une opération difficile. En tout cas, il faudrait un assez grand nombre d'embarcations pour transporter rapidement une troupe armée d'une rive à l'autre du Saint-John.

Voilà ce que discutaient James Burbank, M. Carrol et Stannard, en guetant le retour des éclaireurs, qui avaient été envoyés à la limite de la plantation.

On ne devait point tarder à être fixé sur la manière dont l'attaque serait faite et conduite.

Vers quatre heures et demie du soir, les éclaireurs se replièrent en hâte, après avoir abandonné la limite septentrionale du domaine, et ils firent leur rapport.

Une colonne d'hommes armés, venant de cette direction, se dirigeait vers Camdless Bay. Était ce un détachement des milices du comté, ou seulement une partie de la populace, alléchée par le pillage, et qui s'était chargée de faire exécuter l'arrêt de Texar contre les nouveaux affranchis ? On n'eût pu le dire alors. En tout cas, cette colonne devait compter plus d'un millier d'hommes, et il serait impossible de lui tenir tête avec le personnel de la plantation. On pouvait espérer, toutefois, que, s'ils emportaient d'assaut l'enceinte palissadée, Castle-House leur opposerait une résistance plus sérieuse et plus longue.

Mais ce qui était évident, c'est que cette colonne n'avait pas voulu tenter un débarquement qui pouvait offrir d'assez grandes difficultés dans le petit port ou sur les rives de Camdless Bay, et qu'elle avait passé le fleuve en aval de Jacksonville au moyen d'une cinquantaine d'embarcations. Trois ou quatre traversées de chacune avaient suffi pour effectuer ce transport.

C'était donc une sage précaution qu'avait prise James Burbank de faire replier tout le personnel sur l'enceinte du parc de Castle-House, puisqu'il eût été impossible de disputer la lisière du domaine à une troupe insuffisamment armée et d'un effectif quintuple du sien.

Et, maintenant, qui dirigeait les assaillants ? Était-ce Texar en personne ? Chose douteuse. Au moment où il se voyait menacé par l'approche des fédéraux, l'Espagnol pouvait avoir jugé téméraire de se mettre à la tête de sa bande. Cependant, s'il l'avait fait, c'est que, son œuvre de vengeance accomplie,

la plantation dévastée, la famille Burbank massacrée ou tombée vivante entre ses mains, il était décidé à s'enfuir vers les territoires du Sud, peut-être même jusques dans les Everglades, ces contrées reculées de la Floride méridionale où il serait bien difficile de l'atteindre.

Cette éventualité, la plus grave de toutes, devait surtout préoccuper James Burbank. C'est pour cette raison qu'il avait résolu de mettre en sûreté sa femme, sa fille Alice Stannard, confiées au dévouement de Zermah, dans cette retraite du Roc-des-Cèdres, située à un mille au-dessus de Camdless-Bay. S'ils devaient abandonner Castle-House aux assaillants, ce serait là que ses amis et lui essaieraient de rejoindre leur famille pour attendre que la sécurité fût assurée aux honnêtes gens de la Floride, sous la protection de l'armée fédérale.

Aussi, une embarcation, cachée au milieu des roseaux du Saint-John et confiée à la garde de deux noirs, attendait-elle à l'extrémité du tunnel qui mettait l'habitation en communication avec la crique Marino. Mais, avant d'en arriver à cette séparation, si elle devenait nécessaire, il fallait se défendre, il fallait résister pendant quelques heures — au moins jusqu'à la nuit. Grâce à l'obscurité, l'embarcation pourrait alors remonter secrètement le fleuve, sans courir le risque d'être poursuivie par les canots suspects que l'on voyait errer à sa surface.

## XI

## LA SOIRÉE DU 2 MARS

James Burbank, ses compagnons et le plus grand nombre des noirs étaient prêts pour le combat. Ils n'avaient plus qu'à attendre l'attaque. Les dispositions étaient prises pour résister, d'abord derrière les palanques de l'enceinte qui défendaient le parc particulier, ensuite à l'abri des murailles de Castle-house, dans le cas où, le parc étant envahi, il faudrait y chercher refuge.

Vers cinq heures, des clameurs, assez distinctes déjà, indiquaient que les assaillants n'étaient plus éloignés. À défaut de leurs cris, il n'eût été que trop facile de reconnaître qu'ils occupaient maintenant toute la partie nord du domaine. En maint endroit, d'épaisses fumées tourbillonnaient au-dessus des forêts qui fermaient l'horizon de ce côté. Les scieries avaient été livrées aux flammes, les baracons des noirs dévorés par l'incendie, après avoir été pillés. Ces pauvres gens n'avaient pas eu le temps de mettre en sûreté les quelques objets abandonnés dans leurs cases, dont l'acte d'affranchissement leur assurait la propriété depuis la veille. Aussi, quels cris de désespoir répondirent aux hurlements de la bande, et quels cris de colère ! C'était leur bien que ces malfaiteurs venaient de détruire, après avoir envahi Camdless-Bay.

Cependant les clameurs se rapprochaient peu à peu de Castle-House. De sinistres lueurs éclairaient l'horizon du nord, comme si le soleil se fût couché dans cette direction. Parfois, de chaudes fumées se rabattaient jusqu'au cha-

teau. Il se faisait des détonations violentes, produites par les bois secs entassés sur les chantiers de la plantation. Bientôt une explosion plus intense indiqua qu'une chaudière des scieries venait de sauter. La dévastation s'annonçait dans toute son horreur.

En ce moment, James Burbank, MM. Carrol et Stannard se trouvaient devant la poterne de l'enceinte. Là, ils recevaient et disposaient les derniers détachements de noirs, qui venaient de se replier peu à peu. On devait s'attendre à voir les assaillants apparaître d'un instant à l'autre. Sans doute, une fusillade plus nourrie indiquerait le moment où ils ne seraient qu'à une faible distance de la palissade. Ils pourraient l'assaillir d'autant plus facilement, que les premiers arbres se groupaient à cinquante yards au plus des palanques. Il était donc possible de s'en approcher presque à couvert, et les balles arriveraient avant que les fusils eussent été aperçus.

Après avoir tenu conseil, James Burbank et ses amis jugèrent à propos de mettre leur personnel à l'abri de la palissade. Là, ceux des noirs qui étaient armés seraient moins exposés en faisant feu par l'angle que les bouts pointus des palanques formaient à leur partie supérieure. Puis, lorsque les assaillants essaieraient de franchir le rio afin d'emporter l'enceinte de vive force, on parviendrait peut-être à les repousser.

L'ordre fut exécuté. Les noirs rentrèrent en dedans, et la poterne allait être fermée, lorsque James Burbank, jetant un dernier coup d'œil au dehors, aperçut un homme qui courait à toutes jambes, comme s'il eût voulu se réfugier au milieu

des défenseurs de Castle-House.

Cet homme le voulait en effet ; quelques coups de feu, tirés du bois voisin, lui furent envoyés sans l'atteindre. D'un bond, se précipitant vers le ponceau, il se trouva bientôt en sûreté dans l'enceinte, dont la porte, aussitôt refermée, fut assujettie solidement.

« Qui êtes-vous ? lui demanda James Burbank.

— Un des employés de M. Harvey, votre correspondant à Jacksonville, répondit-il.

— C'est M. Harvey qui vous a dépêché à Castle-House pour une communication ?

— Oui, et, comme le fleuve était surveillé, je n'ai pu venir directement par le Saint-John.

— Et vous avez pu rejoindre cette milice et ces assaillants, sans éveiller leurs soupçons ?

— Oui. Ils sont suivis de toute une troupe de pillards ; je me suis mêlé à eux, et, dès que j'ai été à portée de m'enfuir, je l'ai fait, au risque de quelques coups de fusil.

— Bien, mon ami ! Merci ! — Vous avez, sans doute, un mot d'Harvey pour moi ?

— Oui, monsieur Burbank. Le voici !

James Burbank prit le billet et le lut. M. Harvey lui disait qu'il pouvait avoir toute confiance dans son messenger, John Bruce, dont le dévouement lui était assuré. Après l'avoir entendu, M. Burbank verrait ce qu'il aurait à faire pour la sécurité de ses compagnons.

En ce moment, une douzaine de coups de feu éclatèrent au dehors. Il n'y avait pas un instant à perdre.

« Que me fait savoir M. Harvey par votre entremise ? demanda James Burbank.

— Ceci, d'abord, répondit John

Bruce. C'est que la troupe armée, qui a passé le fleuve pour se porter sur Camdless-Bay, compte de quatorze à quinze cents hommes.

— Je ne l'avais pas évaluée à moins. Après ? Est-ce Texar qui s'est mis à sa tête ?

— Il a été impossible à M. Harvey de le savoir, reprit John Bruce. Ce qui est certain, c'est que Texar n'est plus à Jacksonville depuis vingt quatre heures !

— Cela doit cacher quelque nouvelle machination de ce misérable, dit James Burbank.

— Oui, répondit John Bruce, c'est l'avis de M. Harvey. D'ailleurs, Texar n'a pas besoin d'être là pour faire exécuter l'ordre relatif à la dispersion des esclaves affranchis...

— Les disperser... s'écria James Burbank, les disperser en s'aidant de l'incendie et du pillage !...

— Aussi, Mr Harvey pense-t-il, puisqu'il en est temps encore, que vous feriez bien de mettre votre famille en sûreté en lui faisant quitter immédiatement Castle-House.

— Castle-House est en état de résister, répondit James Burbank, et nous ne le quitterons que si la situation devient intenable. — Il n'y a rien de nouveau à Jacksonville ?

— Rien, monsieur Burbank.

— Et les troupes fédérales n'ont encore fait aucun mouvement vers la Floride ?

— Aucun depuis qu'elles ont occupé Fernandina et la baie de Saint-Mary.

— Ainsi, le but de votre mission ?...

— C'était d'abord de vous apprendre que la dispersion des esclaves n'est qu'un prétexte, imagi-

né par Texar, pour dévaster la plantation et s'emparer de votre personne !

— Ainsi vous ne savez pas, répondit James Burbank en insistant, si Texar est à la tête de ces malfaiteurs ?

— Non, monsieur Burbank. M. Harvey a vainement cherché à le savoir. Moi-même, depuis que nous avons quitté Jacksonville, je n'ai pu me renseigner à cet égard.

— Est-ce que les hommes de la milice, qui se sont joints à cette bande d'assaillants, sont nombreux ?

— Une centaine au plus, répondit John Bruce. Mais cette populace qu'ils entraînent à leur suite est composée des pires malfaiteurs. Texar les a fait armer, et il est à craindre qu'ils ne se livrent à tous les excès. Je vous le répète, monsieur Burbank, l'opinion de M. Harvey est que vous feriez bien d'abandonner immédiatement Castle-House. Aussi m'a-t-il chargé de vous dire qu'il mettait son cottage de Hampton-Red à votre disposition. Ce cottage est situé à une dizaine de milles en amont, sur la rive droite du fleuve. Là, on peut être en sûreté pendant quelques jours...

— Oui... Je sais !...

— Je pourrais secrètement y conduire votre famille et vous-même, à la condition de quitter Castle-House à l'instant même, avant que toute retraite fût devenue impossible...

— Je remercie M. Harvey et vous aussi, mon ami, dit James Burbank. Nous n'en sommes pas encore là.

— Comme vous voudrez, monsieur Burbank, répondit John Bruce. Je n'en reste pas moins à



vos disposition pour le cas où vous auriez besoin de mes services."

L'attaque, qui commençait en ce moment, nécessita toute l'attention de James Burbank.

Une violente fusillade venait

d'éclater soudain, sans que l'on pût encore apercevoir les assaillants, qui se tenait à l'abri des premiers arbres. Les balles pleuvaient sur la palissade, sans lui causer grand dommage, il est vrai. Mal-

heureusement, James Burbank et ses compagnons ne pouvaient que faiblement riposter, ayant à peine une quarantaine de fusils à leur disposition. Cependant, placés dans de meilleures conditions pour tirer, leurs coups étaient plus assurés que ceux des miliciens, mis en tête de la colonne. Aussi, un certain nombre d'entre eux furent atteints sur la lisière des bois.

Ce combat à distance dura une demi-heure environ, plutôt à l'avantage du personnel de Camdless-Bay. Puis, les assaillants se ruèrent sur l'enceinte pour l'emporter d'assaut. Comme ils voulaient l'attaquer sur plusieurs points à la fois, ils s'étaient munis de planches et de madriers qu'ils avaient pris dans les chantiers de la plantation, maintenant livrés aux flammes. En vingt endroits, ces madriers, jetés en travers du rio, permirent aux gens de l'Espagnol d'atteindre le pied des palanques, non sans avoir éprouvé de sérieuses pertes en morts et en blessés. Et alors, ils s'accrochèrent aux pieux, ils se hissèrent les uns sur les autres ; mais ils ne réussirent point à passer. Les noirs, exaspérés contre ces incendiaires, les repoussaient avec un grand courage. Malheureusement, il était manifeste que les défenseurs de Camdless-Bay ne pouvaient se porter sur tous les points menacés par un si grand nombre d'ennemis. Jusqu'à la nuit tombante, néanmoins, ils parvinrent à leur tenir tête, en n'ayant encore reçu que des blessures peu graves. James Burbank et Walter Stannard, bien qu'ils ne se fussent point épargnés, n'avaient pas même été touchés.

(à suivre)

## NORD CONTRE SUD



LA DÉFENSE DE CASTLE-HOUSE

Il y a des hommes qui peuvent prendre des meubles neufs et les faire paraître comme s'ils avaient un siècle d'existence, dit un journaliste.

Il y a aussi des enfants qui peuvent faire la même chose.

— Vous ne voulez toujours pas dire que vous aimeriez autant voir votre femme changée en statue de sel ?

— Pas exactement, mais... je voudrais seulement qu'elle ne fut pas aussi... poivre.

S'il y a 300,000 mots dans la langue française, la plupart ont été employés, dimanche, par une femme qui est revenue de l'église avec un chapeau tout neuf sur lequel était restée l'étiquette : " Réduit à \$1.29."

## UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement

LA CONSUMPTION  
DYSPEPSIE...  
ANÉMIE...  
ET LES FAIBLESSES  
D'ESTOMAC.

## SANTÉ ET BEAUTÉ

UNE BOITE, AVEC NOTICE, - \$1.00  
SIX BOITES, " " " - 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

Dépôt Général pour la Puissance

L. A. BERNARD

1882, rue Ste-Catherine, Montréal

## Une femme parfaite...

Si la perfection était possible, aurait besoin d'abord du plus riche des dons de Dieu : *une santé parfaite*. Combien en avons-nous dans cet état ? C'est le continuel mal de tête, mal dans le dos, abattement de l'esprit, découragement, indiqué par des signes si souvent remarqués sur la figure : teint pâle, regard abattu et sans expression, qui révèlent le fait que la souffrance existe à un point si alarmant chez la femme. Des recherches nous ont appris que la cause de la plupart des symptômes ci-dessus est la *faiblesse féminine*.

## Les Pilules Rouges

... du Dr Coderre

Pour Femmes

Pales et Faibles

Rendent promptement ces êtres souffrants à une santé parfaite. Ces pilules sont absolument sûres sous tous rapports, d'une forme convenable et d'un prix modique. C'est pour la femme un remède qui, s'il est bien employé, lui sera un ami assuré dans les jours d'épreuves.

Si ces pilules ne procurent pas une guérison complète, écrivez-nous. Votre lettre sera référée à notre spécialiste français pour les maladies de la femme, qui répondra à toutes les questions en donnant gratuitement les indications nécessaires sur le traitement à suivre.

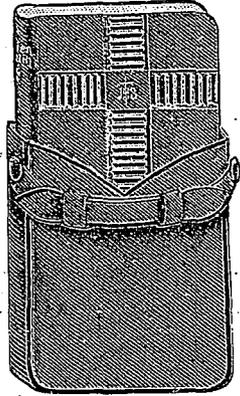
Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont en vente partout : 50 cts la boîte, 6 boîtes pour \$2.50, envoyées franco sur réception du prix.

ADRESSEZ :

Cie Chimique Franco-Américaine

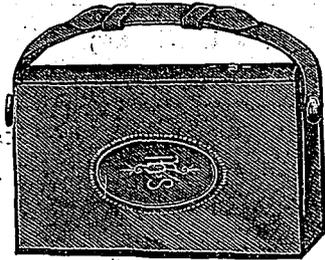
Dépt. Médical, B. P. 2,306, - - Montréal.

## ● SOUVENIRS DE PREMIERE COMMUNION ●



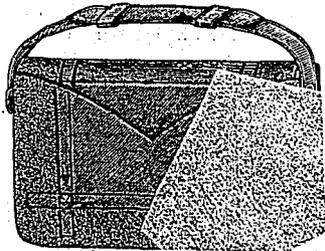
Reliure No 705

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 2.75  
PAROISSIEN N° 1021..... \$ 3.00



Reliure No 709

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 1.80



Reliure No 710

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 1.75



### - - Chapelets - -

Chapelets en nacre	de 25 cts à	\$3.00	la pièce
" cristal	" 10 cts "	4.50	"
" grenat	" 10 cts "	2.00	"
" améthyste	" 25 cts "	4.00	"
" topaze	" 25 cts "	4.00	"
" coco	" 10 cts "	0.50	"

### ETUIS A CHAPELETS

Étuis à chapelets en veau, cuir de Russie, maroquin, chagrin, mouton chagriné, de 10 cts à 50 cts la pièce.

### INSCRIPTIONS

Inscriptions en or, noms et date de la 1re communion, apposées sur tous les étuis, 25 cts extra pour chaque.

### BRACELETS PORTE-BONHEUR

En cristal,	de 40 cts à	\$1.50	la pièce
En améthyste,	" 40 cts "	1.50	"
En topaze,	" 40 cts "	1.50	"
En saphyr,	" 40 cts "	1.50	"

### - - Médailles pour Communautés - -

En argent contrôlé, avec place au verso pour inscription de la date

Prix : 60 cts, 40 cts, 80 cts, 80 cts et \$1.00 la pièce.



Reliure No 715

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 1.80



Reliure No 716

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 2.75

### COLLIERS POUR MEDAILLES

Prix : 30 cts, 60 cts, 90 cts, \$1.70 et \$2.00 la pièce.

### CROIX EN NACRE DE PERLE

Surmontée d'un christ en argent contrôlé.

Prix : 30 cts, 40 cts, 55 cts, 75 cts et \$1.35 la pièce.

# DICTIONNAIRE "LAROUSSE" EN PRIME

A toute personne nous procurant 2 abonnements d'un an ou quatre abonnements de six mois, payés d'avance, nous offrons un exemplaire cartonné du "DICTIONNAIRE LAROUSSE"



Un bon Dictionnaire manuel est le livre par excellence de la famille, de l'homme d'étude, de l'étudiant, des gens du monde. C'est un memento précieux que chacun doit avoir sous la main, pour puiser sûrement et instantanément tel renseignement dont il a besoin. Le plus correct et sera donc le meilleur, s'il joint à l'abondance des données, la précision, l'exactitude et la variété des informations; s'il ajoute à la richesse du fond le charme de la forme; enfin, s'il évite la sécheresse habituelle de ces sortes de livres.

Le DICTIONNAIRE COMPLET de LAROUSSE réalise jusqu'ici le type le plus parfait du Dictionnaire manuel. Non seulement il englobe toutes les matières des ouvrages du même genre, mais, de plus, il renferme des parties neuves et originales qu'on ne trouve réunies dans aucun autre.

L'illustration est des plus complètes et des plus soignées. Outre les vignettes répandues à profusion dans le texte, 25 tableaux synthétiques, très étudiés, groupent méthodiquement les mots et les choses, dispersés à l'ordre alphabétique.

La partie historique et géographique corrigée avec grand soin et augmentée de 300 noms, contient 250 jolis portraits (partie neuve), des Cartes géographiques, Cartes particulières pour le Canada, gravées spécialement pour l'ouvrage et colorées; une large part est faite aux hommes et aux choses du Canada. Tous les articles d'histoire et de géographie sont mis à jour, et les populations sont données d'après les derniers recensements officiels de chaque pays.

# LE CYCLORAMA UNIVERSEL EN VOLUMES

La collection des fascicules du CYCLORAMA UNIVERSEL forme de forts volumes, remplis de jolies gravures sur des sujets variés:

Beaux-Arts, Sciences, Voyages, Sports,  
Modes, Humour, Etc., Etc.

Nous pouvons disposer de quelques collections complètes, que nous vendrons aux prix suivants:

**3 VOLUMES RELIES FORMANT 2,000 PAGES \$3.**

Bonne reliure en toile, couleurs assorties, avec titre en or sur plat.

**AU VOLUME SEPARÉMENT**

Volume I — 624 pages, bonne reliure..... \$1,50  
Volume II — 656 pages, même reliure..... 1,25  
Volume III — 728 pages, même reliure..... 1,25

Les Ceux qui désireraient se procurer la collection complète feront bien de ne pas tarder à donner leur commande.

**Payable à livraison**

Transport à la charge de l'acquéreur.  
S'adresser, par lettre ou autrement, au bureau du

"CYCLORAMA UNIVERSEL"

22, rue Saint-Gabriel,

B. de P. 2182.

MONTREAL

## COMPLETEZ VOS FILES

A l'exception des Nos 9, 10 et 11, volume I, il nous reste encore quelques numéros détachés dont nous pouvons disposer en faveur de ceux qui ont des files incomplètes. Mais comme ces numéros s'épuisent rapidement, avis aux intéressés de ne pas trop tarder.

Les numéros dépareillés des volumes I, II et III seront vendus à moitié prix soit deux pour cinq centins.

... PRIME ...

POUR LES ACHETEURS AUX NUMERO

Sacré-Cœur de Jésus et Sacré-Cœur de Marie  
2 CHROMO-LITHOGRAPHIES DE 21 X 27 1/2 POUCES

Cette prime consiste en deux splendides lithographies imprimées en plusieurs couleurs sur papier très fort, qui feront des cadres de deux pieds par deux pieds et demi. Ces images valent \$1.25 chacune en magasin, mais les lecteurs du "CYCLORAMA UNIVERSEL" pourront les obtenir aux conditions exceptionnelles suivantes:

**UN CHROMO POUR**

20.....coupons consécutifs et.....	5 centins
ou 15.....	10 "
" 10.....	15 "
" 5.....	20 "

Les lecteurs du dehors devront ajouter 5 centins pour le transport d'emballage et les frais de port.

Adresser toute communication:

**LE CYCLORAMA UNIVERSEL,**  
22 Rue St Gabriel, Montréal

COUPON DE PRIME

**POUR CHROMO No 7**

UNE AUTRE PRIME

" A la Mémoire d'Alphonse Lusignan  
HOMMAGE DE SES AMIS ET CONFRERES

Magnifique volume de littérature canadienne, écrit par plus de vingt-cinq contributeurs littéraires, prose et poésie, par les meilleurs écrivains canadiens.

Fort volume de 330 pages valant \$1. en librairie, édition qui fait rare.

Les lecteurs du CYCLORAMA UNIVERSEL auront, pour procurer ce volume, les avantages suivants:

15.....coupons consécutifs et.....	10 centins
ou 10.....	15 "
" 5.....	20 "

Les lecteurs du dehors devront ajouter 5 centins pour les frais de port.

Adresser toute communication:

" **LE CYCLORAMA UNIVERSEL,**"

22 Rue St-Gabriel, Montréal

COUPON DE PRIME

**Vol. d'Alph. Lusignan No 7**